Eiza Gyokumon T.

TÔKAIDÔ

Le lecteur pourra admirer les magnifiques estampes d'Hiroshige évoquées dans ce texte sur la page Wikipedia consacrée aux *Cinquante-trois Stations du Tokaido.*

Dans les années 1833-1834, le peintre japonais Hiroshige publia une série d'estampes intitulée Les Cinquante-trois relais du Tôkaidô. La Route de la mer de l'Est, qui longeait la côte sur près de cinq cents kilomètres, reliait alors Edo, capitale shôgunale, à Kyôto, ville de résidence de l'empereur. Les admirateurs d'Hiroshige affirment qu'il parcourut lui-même cette célèbre route et fit de nombreux croquis des paysages et des voyageurs rencontrés. Ils ont raison. Certains esprits critiques soutiennent quant à eux, sans remettre en question le talent de l'artiste, que celui-ci se serait surtout inspiré, tout comme son confrère Hokusai, des nombreux guides destinés aux voyageurs publiés à l'époque et des romans picaresques ayant pour cadre la célèbre route. Sans doute ont-ils également raison. Seuls quelques rares connaisseurs, ayant eu le privilège de côtoyer l'artiste de près, savent qu'il s'inspira aussi des souvenirs du moine Eizan, qui parcourut le Tôkaidô à la même époque, allant à pied de Edo à Kyôto, et qu'il rencontra, semble-t-il, à plusieurs reprises.

EDO

Le périple d'Eizan débute réellement un soir, on ne sait en quelle année, dans la chambre de l'abbé qui dirige avec bienveillance, mais fermeté, le temple zen dans lequel il vit depuis de nombreuses années.

- Eizan, lui dit l'abbé en laissant échapper un soupir désabusé, je ne sais plus quoi faire de toi. Il y a bien longtemps que tu es ici avec nous, mais je ne te vois pas progresser dans la Voie. Tu t'endors pendant zazen, tu mélanges les textes des sutras chantés pendant les cérémonies, plongeant tout le monde dans la confusion, tu ne parviens que très rarement à résoudre les koans que je te propose et, quand tu travailles au jardin ou à la cuisine, tu rêves en regardant passer les nuages dans le ciel ou en écoutant le chant des oiseaux. Je vois bien que, malgré tous mes efforts, je ne peux pas t'aider à atteindre l'autre rive, la rive du satori, de l'éveil. Un autre que moi y parviendrait peut-être, qui sait... Il y a à Kyôto un grand nombre de temples réputés. Tu trouveras peut-être, dans l'un de ces temples, le maître qu'il te faut. Tu as assez perdu de temps ici. Va à Kyôto ! Prends ton bol et ton bâton et mets-toi en route dès demain. Ainsi congédié, Eizan joint les mains et s'incline avec respect devant l'abbé. Puis, titubant légèrement sous le coup de cette injonction qui bouleverse soudain sa paisible existence, il sort de la chambre en se prenant les pieds dans le tatami de l'entrée.

- Vois ! s'écrie l'abbé, visiblement agacé. Ton esprit est déjà ailleurs ! Suis-le ! Pars ! ».

Il s’abstient d'ajouter : « Et ne reviens pas ! », mais on sent bien... Oui, c'est sans doute à cet instant que le voyage d'Eizan débute réellement. Une

nouvelle vie commence pour lui. Et la vie n'est-elle pas un voyage ?

NIHONBASHI

En ce temps-là, le voyageur qui veut s'engager sur le Tôkaidô en direction de Kyôto doit d'abord traverser le Pont du Japon (Nihonbashi). Sur l'estampe qui sert « d'introduction » à la série qu'il a consacrée au Tôkaidô, Hiroshige dépeint avec un grand sens du pittoresque la foule qui se presse, dès le petit matin, aux abords de ce pont : femmes, enfants, colporteurs, marchands de toutes sortes, le tout composant un tableau vivant dans lequel il est difficile de deviner lesquels de ces personnages prendront la direction de Kyôto et lesquels, arrivant au contraire à Edo, attendent simplement de pouvoir traverser. Car, justement, le cortège d'un daimyô allant peut-être à Kyôto présenter ses respects à l'empereur, est en train de franchir le pont. Marchent en tête deux domestiques, portant sur leurs dos de lourdes boîtes contenant les habits de cérémonie de leur maître. Puis viennent les porte-étendards et, derrière eux, les samouraïs de l'escorte, précédant le luxueux palanquin dans lequel voyage le daimyô, abrité des regards indiscrets par un rideau de soie bleu azur. Mais, le palanquin n'ayant pas encore franchi le pont en dos d'âne, on ne le voit pas sur l'estampe. On n'y voit pas non plus Eizan qui, côté Edo, attend sagement que le cortège soit passé pour s'engager à son tour sur le pont. Un peu étourdi par la foule qui se presse autour de lui et dont il n'a pas l'habitude, il apprécie tout de même le spectacle haut en couleurs, qui lui fait oublier les longues heures sans sommeil de la nuit précédente et la tristesse de ce départ solitaire au lever du jour, aucun de ses frères ne l'ayant accompagné à la porte du temple. Mais, il est vrai que la cloche

appelant au premier zazen de la journée n'allait pas tarder à sonner et sans doute craignaient-ils d'arriver en retard au dojo. Du moins Eizan leur trouve-t-il cette excuse. Dès que le cortège du daimyo a fini de franchir le pont, il s'y engage à son tour. Tout de même, il aurait bien aimé que les plus anciens de ses compagnons, au moins, viennent lui dire adieu. N'avaient-ils pas cheminé ensemble, sur la Voie du Bouddha, durant de longues années ? N'étaient-ils pas amis ? Eizan ne sait plus. « Notre vie est un voyage solitaire. » Il ne se rappelle pas quel patriarche du zen a prononcé ces paroles, mais il lui semble en saisir à cet instant toute l'amère vérité et ce n'est certainement pas le pauvre sac de toile, dans lequel il porte ses quelques affaires personnelles, qui lui pèse et le fait marcher un peu voûté sur la longue route qui le mènera à Kyôto.

SHINAGAWA

Le premier relais accueillant les voyageurs allant à Kyôto n'est qu'à huit petits kilomètres d'Edo. Deux ou trois heures de marche, tout au plus. Mais, Eizan n'est plus tout jeune et la vie contemplative du temple, les longues stations assis en zazen dans le dojo, ne l'ont pas préparé à cette épreuve physique. Il a l'impression de se traîner sur la route à la vitesse d'une limace rhumatisante et, disons-le franchement, ce n'est pas qu'une impression. Aussi est-il fort surpris de rattraper, en arrivant à Shinagawa, le cortège du daimyô, qui s'était engagé sur la route juste devant lui, certes, mais en marchant d'un si bon pas qu'il l'avait perdu de vue quelques minutes à peine après avoir quitté Edo. Eizan imagine que, sans doute, le seigneur a décidé de faire une première halte ici, afin de permettre à ses serviteurs lourdement chargés de prendre un peu de repos. C'est dire à quel point, quittant à peine le petit monde feutré du temple où il vivait, il peut être naïf. Et voilà déjà que le cortège se remet en marche, sous le regard curieux des voyageurs, qui s'étaient rangés sur le côté de la route pour le laisser passer. Dès que le palanquin du seigneur, suivi des serviteurs courbés sous le poids des bagages, s'est éloigné, chacun retourne à ses occupations. Le village de Shinagawa semble se résumer à deux rangées de maisons, serrées de part et d'autres de la route, qui longe ici la côte. La plupart de ces maisons sont des auberges, des maisons de thé ou même de simples cabanes de bois et de bambou, dans lesquelles on peut se restaurer à peu de frais. Devant la plupart de ces établissements, du moins les plus importants, une jolie servante en kimono coloré invite aimablement les voyageurs à entrer dans l'établissement qui l'emploie. La plupart des

voyageurs n'y font pas attention et passent devant elles sans leur accorder le moindre regard. Par contre, Eizan les salue, les mains jointes, et leur sourit comme il souriait aux fleurs bordant les allées du temple, que ses frères remarquaient à peine. Ils se moquaient même de lui, mais sans trop de méchanceté, quand ils le voyaient parler aux myosotis, aux jonquilles ou aux pivoines (les pivoines étaient ses préférées). Bien sûr, elles ne lui proposent pas d'entrer se restaurer : à voir sa mine de pauvre moine errant, elles se doutent bien qu'il n'a pas d'argent. Ce n'est pas le genre de client que leurs patrons ont envie de voir entrer dans leur auberge. Mais elles lui sourient et le saluent aussi avec des gestes très doux, des mouvements gracieux de la tête, comme autant de fleurs courbées par la brise matinale. Eizan traverse donc le village entre deux haies de jolies filles, qu'il regarde avec plaisir et sans la moindre honte, puisqu'il n'a pas l'ombre d'une mauvaise pensée. Au delà des maisons, les rayons du soleil matinal se reflètent sur une mer paisible. Quelques bateaux à l'amarre se balancent mollement. D'autres ont hissé la voile et s'éloignent de la côte, poussés par une aimable brise. Eizan emplit ses poumons de cette brise revigorante, de l'odeur salée de la mer toute proche, du parfum des jolies fleurs qui bordent le chemin... Et reprend la route d'un bon pas, toute fatigue oubliée et le sourire aux lèvres. Oui, la vie est un voyage. Un heureux voyage, sans doute, pour qui a le cœur léger.

L'homme regarde la fleur

La fleur sourit.

(*koan*)

KAWASAKI

Au soir de ce premier jour de voyage, Eizan arrive en vue du relais de Kawasaki, qui se trouve sur la rive opposée de la rivière Rokugô. Dans l'estampe consacrée à ce relais, Hiroshige a représenté, au premier plan, le bac chargé de passagers qui traverse la rivière, manœuvré par un passeur dont le visage est caché par son chapeau de paille. Sur l'autre rive, un voyageur assis dans son palanquin, ainsi que des marchands avec un cheval chargé de ballots, attendent le bac. Au fond, le village, entouré d'une palissade. On remarque à peine, sur la gauche, la silhouette voûtée d'un pauvre pêcheur, debout sur son radeau de bambous. Un personnage secondaire. Un élément du décor. Pourtant... Eizan arrive au bord de la rivière Rokugô juste à l'instant où le bac va quitter la berge. L'embarcation, une longue barque à fond plat, est loin d'être pleine. Quelques passagers seulement ont embarqué, qui ont l'air de voyager ensemble. Hommes et femmes sont vêtus de vêtements de voyage confortables et de bonne facture. Certains ont allumé leurs pipes et fument en bavardant joyeusement, d'autres ont sorti des provisions de leurs sacs, qu'ils vont grignoter pour passer le temps pendant la traversée. N'ayant pas un sou, Eizan n'ose pas embarquer. Il essaie d'attirer l'attention du passeur, à l'avant du bateau, mais celui-ci, dont le visage est caché sous son chapeau de paille conique, ne semble ni le voir ni entendre ses appels trop discrets. Voyant qu'il plonge sa perche dans l'eau pour éloigner le bac de la berge, Eizan se tourne en désespoir de cause vers les passagers, joignant humblement les mains, puis écartant les bras pour montrer ses mains vides

et ses pauvres habits de moine errant. Il espère ainsi leur faire comprendre qu'il fait appel à leur générosité, à leur compassion. Mais tous détournent le regard, ne semblent plus le voir. A l'exception d'un homme gras, au visage rouge, qui lève vers lui avec un sourire moqueur sa gourde de saké, comme pour boire à sa santé. Impuissant, Eizan ne peut que regarder le bac s'éloigner lentement en remontant le courant, poussé par la longue perche du passeur. Tout entier préoccupé par le problème qui lui est posé (comment traverser la rivière?), Eizan ne remarque pas tout de suite le pêcheur sur son radeau de bambou qui vient vers lui. Le radeau accoste bientôt et le pêcheur, sans prononcer le moindre mot, tend sa perche à Eizan pour l'aider à monter à bord. Eizan ne se fait pas prier et, tanguant légèrement, monte sur le radeau, qui s'enfonce un peu sous son poids. Si bien qu'il a les pieds dans l'eau, mais peu importe, son problème est résolu. Il remercie chaleureusement son sauveur, qui sans répondre, plonge sa perche dans l'eau pour pousser son radeau dans le sillage du bac, vers l'autre rive et le relais de Kawasaki. Quelques instants plus tard, sans quitter des yeux l'eau sombre, dans laquelle sa perche plonge sans faire le moindre remous, le pêcheur montre à Eizan le sac de toile goudronnée posé au milieu du radeau.

- J'ai de l'eau et du poisson séché. Bois et mange. Sans argent, tu ne pourras pas te restaurer à Kawasaki.

Eizan remercie et, comme on l'y invite, mange et bois, en veillant tout de même à ne pas trop entamer les provisions du brave pêcheur. La traversée se poursuit, toujours en silence. Alors qu'il arrivent au milieu de la rivière, toujours précédés de peu par le bac, plus lourd que leur modeste radeau, Eizan essaie d'engager la conversation :

- Je te remercie encore. Sans toi, je n'aurais jamais pu traverser.

Pas de réponse.

- C'est drôle, reprend Eizan avec un sourire malicieux, l'abbé pensait que je n'atteindrais jamais « l'autre rive ». On dirait bien que, grâce à ton aide, je vais quand même y parvenir.

- Oui, l'autre rive... marmonne le pêcheur.

Et, montrant le bac et ses passagers d'un mouvement du menton, il ajoute :

- Ceux-là ne l'atteindront jamais.

Croyant que le pêcheur critique ainsi le manque évident de compassion des voyageurs, Eizan s'apprête à prendre leur défense, sans trop de conviction mais avec sincérité, car il n'est pas rancunier. Se tournant vers le bac, il voit celui-ci s'enfoncer dans une nappe de brouillard, qui semble s'être formée à l'instant-même, et y disparaître bientôt. Ce qui fait mourir sur ses lèvres les paroles bienveillantes qu'il était sur le point de prononcer. Le radeau s'enfonce à son tour dans le brouillard et en émerge presque aussitôt pour accoster sur l'autre rive. Le bac a disparu ! Sans un mot, le pêcheur aide son passager éberlué à prendre pied sur la berge et, poussant sur sa perche, s'éloigne déjà vers le milieu de la rivière. Eizan se précipite vers l'entrée du village et, s'arrêtant tout essoufflé devant la baraque de péage du bac, demande à l'employé :

- Où est passé le bac ? Il était juste devant nous et, soudain, il a disparu !

L'employé lui jette un regard soupçonneux.

- Le bac ? Il n'a pas encore quitté l'autre rive, regarde. Si tu veux traverser, tu devras attendre qu'il vienne de ce côté. Dès qu'il aura embarqué assez de passagers.

Eizan regarde le bac encore vide, de l'autre côté de la rivière, n'en croit pas ses yeux et répond machinalement :

- Non, j'ai déjà traversé la rivière sur le radeau d'un pêcheur. Mais où est-il passé, au fait, je ne le vois plus ? Et le bac était juste devant nous et...

- Un pêcheur ? Qu'est-ce que tu racontes ? Il y a longtemps qu'il n'y a plus de pêcheurs à Kawasaki. Tu as rêvé. Ou tu as bu. J'ai du travail, moi ! Va donc cuver ailleurs !

Eizan s'éloigne donc, titubant légèrement, non pas d'ivresse mais de stupéfaction. Reprenant la route, il passera la nuit dans une cabane abandonnée en dehors du village. Et surtout, loin de la rivière Rokugô, qui engloutit mystérieusement les voyageurs peu généreux.

KANAGAWA

Au premier abord, Kanagawa ressemble assez à Shinagawa. Le village est bâti sur une hauteur, en bord de mer, et l'on peut apercevoir, naviguant sur celle-ci, les mêmes barques de pêche et les mêmes navires de commerce, voguant vers le large toutes voiles dehors. Et, le long de la route, le même genre d'auberges, de restaurants, de maisons de thé et autres boutiques. Mais ici, les fleurs qui bordent le chemin n'hésitent pas à racoler ouvertement les voyageurs (surtout ceux qui semblent avoir une bourse bien remplie), les tirant même par le bras ou par leurs vêtements, pour essayer de les entraîner dans leur établissement. Rien de bien méchant, même si les rires sonnent un peu faux et si cette joyeuse cohue est émaillée des cris des servantes se disputant âprement les clients les plus prometteurs. Bien sûr, aucune de ces jeunes effrontées n'accordant le moindre intérêt à un vieux moine vivant d'eau fraîche et de mendicité, Eizan peut traverser sans encombre la mêlée. S'il est soulagé de ne pas être houspillé comme les autres voyageurs, il regrette tout de même le parfum discret et le sourire avenant des jolies fleurs de Shinagawa. Finalement, il regrette aussi de ne pouvoir entrer dans un de ces restaurants. Pas pour y manger, non, bien sûr. Seulement pour profiter un instant de la vue qu'ils offrent sur la mer. Car la plupart de ces établissements sont pourvus d'une terrasse en bois, surplombant les flots et les rochers, sur lesquels viennent se jeter les vagues. Faute de mieux, il cherche un passage entre deux maisons qui lui permettrait de s'approcher du bord et ne tarde pas à en trouver un. C'est une allée étroite, envahie d'herbes folles, qui vient buter

sur le vide, que l'on devine juste en dessous. On a pris la précaution de fermer cette extrémité de l'allée par une solide barrière de bambous. Peut-être pour éviter qu'un enfant, ayant échappé un instant à la surveillance de ses parents, ne fasse ici une bien mauvaise chute. Un enfant ou un voyageur ivre de saké, venu discrètement se soulager ici. A l'odeur, Eizan penche plutôt pour la seconde hypothèse. Mais enfin, accoudé à la barrière, il profite tout de même d'une bien jolie vue. Sans doute aussi belle que celle qu'il aurait eu de la terrasse qui se trouve juste à sa droite. D'ailleurs, il y a une jeune femme sur cette terrasse, simplement vêtue, une servante peut-être, qui regarde la mer tout comme lui, appuyée des deux mains à la balustrade de bois vernis qui la sépare du vide. Non, en fait, remarque Eizan, elle ne regarde pas la mer, mais suit des yeux une barque qui s'éloigne, emportant un passager richement vêtu vers un navire à l'ancre, à quelques encablures de la côte. Ses mains sont crispées et ses yeux mouillés de larmes muettes. La barque vient se ranger contre le flanc du navire et l'homme se lève pour monter à bord. A cet instant, la jeune femme ne peut retenir un cri, un seul, déchirant, désespéré. Le nom de l'homme qui la quitte et se retourne à peine en l'entendant. Le nom de l'amant qui ne veut plus d'elle. Elle appelle encore, mais rien n'y fait. L'homme monte à bord sans la moindre hésitation et, sitôt sur le pont, se dirige vers la proue du navire sans un regard en arrière. Alors, tout se passe très vite. Les marins remontent l'ancre, hissent la voile et, porté par une bonne brise de terre, le bateau s'éloigne rapidement de la côte. Les yeux rivés sur l'homme qui l'abandonne sans le moindre remord et qui n'est déjà plus qu'une vague silhouette, au loin, la jeune femme ne pleure plus. A présent effondrée, tête baissée, comme ployant sous le poids d'un si lourd

chagrin, elle ferme les yeux et pousse un long soupir. Puis, sans un bruit, elle bascule lentement dans le vide.

HODOGAYA

Eizan ne s'est guère attardé à Kanagawa. A-t-il réellement vu une jeune femme se jeter dans le vide ? Ou a-t-il été victime d'une hallucination ? Ou d'un esprit maléfique ? Quand il s'est penché par-dessus la barrière de bambou pour regarder en bas, il n'a vu aucun corps, écrasé sur les rochers ou flottant sur les vagues. A-t-elle coulé à pic ? Et lorsqu'il est allé chercher du secours dans la rue, personne n'a voulu écouter les divagations d'un vieux moine dépenaillé, qui bafouillait et sanglotait tel un demeuré. De toute façon, il était trop tard. On ne pouvait plus rien faire. Encore terriblement affecté par ce qu'il venait de voir, Eizan a donc repris la route sans prendre le temps de se reposer ici. Quelques heures plus tard, il arrive donc au relais de Hodagaya épuisé, assoiffé et affamé. Il a même un peu de mal à franchir le Shinmachi-bashi, petit pont en dos d'âne qui permet d'atteindre le relais, de l'autre côté de la rivière. Ici, pas de longues rangées d'auberges, de restaurants, et pas plus de servantes aguichant les riches voyageurs sur le bord de la route. Juste un petit village et, tout de suite après le pont, une modeste sobaya, tenue par deux jeunes femmes. Lorsqu'il arrive devant leur établissement, Eizan a l'heureuse surprise de se voir salué avec respect par les deux jeunes filles. Leurs sourires avenants lui feraient presque oublier le terrible drame dont il a été le témoin un peu plus tôt.

- Grand-père, vous semblez bien fatigué ! lui dit celle qui semble être la plus jeune et est assurément la plus souriante des deux. Un bon bol de nouilles vous fera du bien.

Avec un sourire fataliste, Eizan écarte les bras, comme pour montrer la pauvreté de ses vêtements.

- Hélas... commence-t-il.

- Allons, voyons ! s'exclame l'autre servante, faussement offusqué. Nous n'allons pas faire payer un saint homme. Venez donc par ici.

Alléché par le délicieux parfum montant de la marmite, Eizan n'a pas le cœur de leur faire remarquer que l'abbé dirigeant le temple dans lequel il a perdu tant d'années (dixit le même abbé) ne partagerait certainement pas leur vision de la sainteté. Il a trop faim, trop soif, et si l'on veut voir en lui un saint homme... Pourquoi pas ! Confortablement installé à l'entrée de la sobaya, sur un banc de bois agréablement patiné par les derrières des nombreux voyageurs qui s'y sont assis avant lui, le voilà donc en train de déguster un bol de nouilles bien chaudes, barbotant dans un délicieux bouillon de légumes. Conscient qu'il lui faudra se remettre en route dès son repas terminé, car il ne veut surtout pas abuser de la généreuse hospitalité des deux jeunes femmes, il prend son temps pour avaler celui-ci, souffle sur le bouillon trop chaud, aspire les nouilles une par une, tout en regardant passer les voyageurs sur la route. Et justement, un Komusô franchit le pont et se dirige vers la sobaya. Eizan a déjà entendu parler de ces curieux moines zen, qui vivent dans l'anonymat, la tête caché dans un panier d'osier tressé, qui leur sert donc à la fois de chapeau et de masque. Mais il n'en a jamais rencontré. Les deux moines se saluent respectueusement, les mains jointes. Puis, le Komusô sort de son étui la flûte en bambou qui ne le quitte jamais et commence à jouer un air pour les deux jeunes femmes. Car c'est ainsi que les membres de cette mystérieuse secte bouddhiste méditent ou demandent l'aumône. Les yeux

fermés, Eizan écoute le son feutré de la flûte shakuhachi et croit entendre le vent dans les branches de saule, le murmure du ruisseau, le vol de grands oiseaux traversant le ciel... Et tout cela passe, s'éloigne, tandis que la flûte joue de plus en plus doucement, pour ne plus être que souvenirs heureux quand revient le silence. Les deux servantes se répandent en remerciements et, comme il se doit, offrent un bol de nouilles chaudes au Komusô. Celui-ci mange la tête au-dessus du bol, faisant glisser adroitement les nouilles entre le panier qui dissimule son visage et sa bouche.

- N'empêche, chuchote la plus jeune des filles à sa camarade, j'aimerais bien voir la tête qu'il a.

Contrairement à Eizan, qui continue à savourer tranquillement ses nouilles, le Komusô avale son repas sans perdre de temps. Une fois celui-ci terminé, il tend le bol au deux servantes, les remerciant d'un hochement de tête. Enfin, plutôt d'un hochement de panier. C'est évidemment la plus jeune qui se précipite vers lui. En lui prenant le bol des mains, la curieuse jette un regard fugitif à travers les mailles du panier d'osier tressé.

- Oh ! s'écrie-t-elle avec un brusque mouvement de recul.

Sans y faire attention, le Komusô se détourne et se remet aussitôt en route.

- Alors ? Qu'as-tu vu ? demande l'autre servante.

- Mais rien, justement ! Rien ! Le panier est vide !

Percevant alors un bruit de chute du côté d'Eizan, elles se tournent vers celui-ci, pensant que le vieillard épuisé est tombé de son banc, et le découvrent prosterné dans la direction prise par le Komusô. Les deux serveuses le regardent avec des yeux ronds, la plus jeune (la plus effrontée,

décidément) en se frappant le front de l'index. Mais non, Eizan n'est pas fou. Et se prosterner, c'est bien le moins qu'il puisse faire. Car ce moine musicien n'a-t-il pas réalisé ce que tous ses frères aspirent à réussir un jour : ne plus avoir de nom, de visage, d'ego ? Devenir aussi léger et transparent que l'air et passer comme le vent ? S'effacer sans laisser plus de traces que le souvenir d'un air de flûte, qui s'éloigne sur la route ? Ah oui, vraiment, voilà un saint homme !

TOTSUKA

La nuit tombe sur le relais de Totsuka. La servante de l'auberge Komeya accueille un voyageur à cheval, accompagné de son épouse et de son palefrenier, tous deux à pied et visiblement fatigués. Le palefrenier aide son maître à descendre de sa monture, puis conduit celle-ci à l'écurie. Suivi de sa femme, le voyageur entre dans l'auberge d'un pas décidé, réclamant une chambre pour la nuit (« La meilleure ! ») et un bon repas pour son épouse et lui. Multipliant sourires et courbettes, la servante montre au couple « la chambre la plus confortable de l'établissement » (en fait, elles sont toutes identiques) et court à la cuisine, d'où s'échappe déjà un appétissant parfum de légumes et de champignons cuisant doucement à la vapeur.

Un peu plus tard, la même servante apporte dans la chambre un grand plateau laqué, sur lequel sont disposés bols de riz et de soupe miso, assiettes de légumes et de poissons, fruits confits, gâteaux de haricots rouges, etc. Sans oublier un flacon de saké, réchauffé à la température idéale. Le meilleur de toute la région, comme il se doit ! Assis sur des coussins, de part et d'autre de la table basse où a été servi le repas, le voyageur et son épouse font honneur à celui-ci. La femme goûte un peu à tout, mais avec une modération de bon ton, picorant délicatement du bout de ses baguettes, tandis que son mari enfourne avec des grognements de satisfaction des pelletées de riz, de champignons marinés, d'anguilles grillées. Le tout copieusement arrosé de rasades de saké, dont il demande bientôt un autre flacon. Sitôt le repas terminé et le plateau emporté par la

servante, le voyageur et son épouse vont se coucher : il faudra se lever tôt demain pour reprendre la route. Sitôt étendu sur son futon, l'homme sombre dans un sommeil alourdi par la digestion et l'excès de saké. Un sommeil sans rêves, tout d'abord. Mais ensuite, c'est une autre histoire. Cela commence comme un rêve tout à fait banal : il chevauche tranquillement sur la route, profitant du soleil et de la douceur de la brise. Simple rappel, en quelque sorte, de la journée qui vient de s'écouler. Mais bientôt, le rêve se transforme en cauchemar. Le paysage devient mouvant, comme distordu. Les arbres dressent vers un ciel d'une blancheur aveuglante des branches griffues. Le soleil devient brûlant, le vent sec et étouffant. Le dormeur s'engage soudain dans une course folle, cravachant son cheval qui n'en peut plus, toisant avec des ricanements de mépris son épouse et son palefrenier, qui peinent eux aussi à suivre le rythme débridé qu'il leur impose. Voilà qui est déjà inquiétant. Cet homme arrogant et cruel, qui visiblement n'éprouve pas la moindre compassion pour ceux qui l'accompagnent, est-ce vraiment lui ? Oui, c'est bien lui ! Ce visage grimaçant, déformé par la méchanceté, est bien le sien ! Plus effrayant encore, comme si un mauvais kami avait dédoublé son esprit, le dispersant aux quatre vents, il est aussi dans le corps tordu de rhumatismes du domestique tenant la bride du cheval et traîné par celui-ci plus qu'il ne le conduit. Il ressent, non pire que cela, il vit dans sa propre chair la fatigue de ce pauvre homme, à son service depuis bien des années, les courbatures qu'un repas frugal et une mauvaise nuit passée dans la paille humide de l'écurie n'ont pas apaisées et cette existence morne, sans joie, sans un mot de reconnaissance... Affreux ! Et ce n'est pas tout. Dans le même temps, il trottine en gémissant, transpirant dans le kimono trop serré de son épouse,

qui s'épuise à essayer de suivre ce mari qui ne fait plus attention à elle depuis longtemps. Alors qu'il était jadis si attentionné, si tendre. Oui, le temps l'a bien changé. « Et rendu chaque jour plus lourd à porter ! » pense le voyageur qui, dans ce rêve effroyable, est aussi le cheval qu'il monte et fait avancer sans se soucier de son âge vénérable et de ses pattes tremblantes de fatigue. Et la course continue ainsi, trépidante, infernale, hallucinée, jusqu'au petit matin. En émergeant de ce long cauchemar, le voyageur, profondément troublé, éprouve une sensation de nausée qui n'a rien à voir avec l'excès de saké. Au moment de reprendre la route, il a l'esprit encore englué dans les brumes sulfureuses de ces terribles visions. « Non, se répète-il sans parvenir à se convaincre, ce n'est pas moi, je ne suis pas comme ça... » Son épouse l'attend devant la porte de l'auberge, ainsi que le palefrenier, qui a sellé la monture de son maître et s'apprête à aider celui-ci à monter dessus. Le soleil est déjà chaud et le voyageur regarde son épouse mettre son chapeau de paille avec des gestes lents. Comme elle lui semble lasse, tout à coup. Peut-être a-t-elle mal dormi elle aussi ? A quoi pense-t-il, en l'obligeant à marcher ainsi pendant des heures, alors que lui se laisse porter comme un seigneur ? Il va lui laisser sa place. Oui, voilà ce qu'il va faire. Mais il regarde le cheval et se souvient d'avoir eu si mal au dos, cette nuit, quand il était lui-même ce cheval, qu'il n'ose pas lui imposer à nouveau la charge d'un passager, même bien plus léger. Et il voit son domestique étouffer un bâillement et le trouve bien voûté, bien vieux. Depuis combien de temps est-il avec lui ? Il ne sait plus. Si longtemps, en tout cas, qu'il lui semble l'avoir toujours connu, comme un voisin, un parent proche, presque un ami d'enfance. S'approchant finalement du petit groupe docile qui l'attend, le voyageur s'éclaircit la

voix avec un grognement embarrassé et lance à la cantonade :

- Quel beau temps ! J'ai envie de marcher, aujourd'hui. Après tout, nous avons bien le temps d'arriver à Edo.

Puis, s'approchant du palefrenier qui le regarde avec des yeux ronds, il lui pose la main sur l'épaule.

- Mon ami, lui dit-il, suis-nous avec cette brave bête. Et, s'il lui prend l'envie de brouter un peu l'herbe au bord du chemin, laisse-la faire. Marchez à votre pas, tout simplement. Nous vous attendrons un peu plus loin.

Enfin, se tournant vers sa femme avec un sourire qu'elle ne lui a plus vu depuis bien longtemps, il lui offre son bras et tous deux reprennent la route. Mais cette fois en flânant, insouciants, presque en amoureux, comme autrefois. Rien ne presse. Le voyageur se sent léger, apaisé, débordant de tendresse pour tout ce qui l'entoure et qu'il regarde avec un cœur tout neuf : le ciel, les nuages, les fleurs, son épouse qui marche près de lui... Et même ce vieux moine, qui chemine paisiblement en direction de Kyôto et qui le salue avec un bon sourire, comme s'il reconnaissait en lui un ami. Oui, tout est si beau, si doux ce matin-là !

FUJISAWA

Lorsqu'il arrive en vue du relais de Fujisawa, Eizan s'arrête un instant au bord de la rivière, qu'enjambe un petit pont de bois. De l'autre côté, le village et, au-delà, sur la colline boisée qui le surplombe, les bâtiments du temple Shogôkoji. L'édifice est impressionnant. Eizan le contemple de loin avec respect, certes, mais en même temps avec un hochement de tête dubitatif. La secte bouddhiste Ji-shû compte de nombreux adeptes et a construit beaucoup de temples dans le pays. Celui-ci, but de nombreux pèlerinages, est le plus célèbre et sans doute le plus important. La richesse de la secte Ji-shû se devine à l'évidente opulence du temple. Pourtant, le moine Ippen, qui en fut jadis le fondateur, passa l'essentiel de sa vie sur les routes, vivant frugalement, méditant et prêchant le dharma du bouddha Amida dans les rues, sur les marchés, bref partout où il pouvait toucher le plus grand nombre, sans distinction de classe sociale ou de fortune. Que penserait-il d'une telle richesse ? Lui qui ne possédait rien d'autre que les vêtements qu'il portait sur lui et un bol de moine, sans doute assez semblable à celui d'Eizan. Lequel Eizan se demande en ce moment s'il ira demander l'hospitalité à l'abbé du temple. Bien qu'il ne soit pas un adepte du bouddha Amida, sans doute celui-ci lui ferait-il bon accueil. Ou au moins ne le ferait-il pas jeter dehors. Quoique... Ne parvenant pas à se décider, Eizan se retourne pour rejoindre le pont qui franchit la rivière et heurte de plein fouet un homme venant dans l'autre sens.

- Oh pardon ! S'excuse-t-il aussitôt. Je ne vous avais pas vu. Enfin, je veux dire...

C'est qu'il vient de s'apercevoir qu'il a heurté un aveugle. Quatre aveugles, plus précisément, qui marchent en file indienne, une main posée sur l'épaule de celui qui précède et tâtonnant du bout de leurs bâtons.

- Que se passe-t-il ? demande le dernier de la file.

- J'ai buté sur quelqu'un, répond le premier. Un homme, assez âgé, plutôt petit, très poli. Il dit qu'il ne nous a pas vus.

- Amusant ! commente le deuxième, quelque peu ironique.

- C'est sans doute qu'il ne nous regardait pas, ajoute le troisième.

Eizan essaie de s'expliquer, mais avec une certaine maladresse :

- En fait, je regardais ailleurs quand je me suis tourné. Et en plus, je n'ai pas une très bonne vue et donc...

- Dans ce cas, fait remarquer le premier aveugle en se remettant en route, à quoi bon avoir des yeux.

- Encore faut-il s'en servir, dit le deuxième en le suivant.

- Et savoir regarder, ajoute le troisième.

- Ou mieux encore, reprend le premier, voir sans regarder.

- Oui, voilà, dit le deuxième. Voir avec les yeux de l'intérieur, les yeux de l'esprit.

- Un moine devrait comprendre cela, marmonne le troisième avec un haussement d'épaule agacé.

Eizan ne comprend pas vraiment ce qu'ils veulent dire, mais n'ose pas l'avouer. Encore moins demander de plus ample explications. Autant reconnaître qu'il n'est pas un vrai moine ! Et d'ailleurs, comment ont-ils vu (« Enfin, vu, façon de parler ! » se reprend-il intérieurement) qu'il portait le kesa ?

Pour finir, le quatrième aveugle, le plus jeune, conclut en adressant à

Eizan un sourire bienveillant :

- Regarde avec les yeux du cœur, brave homme, et tu nous verras aussi bien que nous te voyons.

- Banalité !Enfantillage !Niaiserie ! commentent les trois autres sur un ton gentiment moqueur.

Tandis que le petit groupe s'éloigne en suivant la rivière, continuant à débattre du même sujet, voir, regarder, regarder sans voir, voir sans regarder... Eizan médite un instant les paroles du plus jeune. « Regarder avec les yeux du cœur. » L'expression, certes empreinte d'une certaine naïveté, lui semble parlante et lui plaît. Il s'en souviendra. Puis, il part de son côté, sans plus songer à demander l'hospitalité à l'abbé du célèbre Shogôkoji. Au fond, sa place n'est pas dans un temple luxueux, mais sur la route, avec les autres voyageurs, menant une vie simple, tout comme Ippen le fit en son temps.

HIRATSUKA

Dans la série d'estampes qu'il a consacrée au Tôkaidô, Hiroshige n'a pas représenté le relais de Hiratsuka, mais une portion de route qui serpente au milieu des rizières. Au premier plan, deux porteurs de palanquin rentrent chez eux, leur journée de travail terminée et croisent un messager qui court, son baluchon sur l'épaule, en direction de Fujisawa. Au loin, les montagnes et, s'apprêtant à franchir un petit pont de bois, la silhouette à peine esquissée par l'artiste d'un homme sans doute âgé, un peu voûté, qui marche en s'appuyant sur un bâton. Rien de remarquable au premier regard, donc. Si ce n'est que l'homme porte deux sabres à la ceinture. Comme tous les samouraïs. Sans doute le messager qui vient de le croiser n'avait-il pas remarqué ce détail, lui non plus. Il ne voyait venir vers lui qu'un vieil homme, cheminant à pas lents, et qui encombrait le chemin, si étroit à cet endroit.

- Ecarte-toi, vieillard ! lui lança-t-il de loin d'un air important. Je suis attendu à Fujisawa et tu me gênes !

A quel moment le stupide messager comprit-il à qui il avait affaire ? Quand il aperçut les sabres ? Ou quand le « vieillard » leva les yeux vers lui ? Sans doute les deux ensemble. En une fraction de seconde, l'homme croise le regard acéré du vieux samouraï, aperçoit les sabres et la main qui se pose déjà sur la poignée du plus grand. L'homme pâlit, se décompose, fait encore quelques pas sur des jambes flageolantes et se laisse tomber, face contre terre.

- Pardon seigneur, gémit-il, pardon. Je n'avais pas vu... Et je ne suis qu'un pauvre messager, stupide et maladroit, indigne de ta colère. Pardon, pardon.

Le samouraï ne prononce pas un mot et, la main prête à dégainer son sabre, suit des yeux le messager qui passe devant lui, se prosternant et rampant tout à la fois, pour ainsi dire liquéfié dans l'attente du coup fatal. Mais celui-ci ne vient pas. Se confondant en remerciements et en bénédictions, l'homme se relève, en gardant tout de même la tête curieusement rentrée dans les épaules, et se met à courir en direction de Fujisawa. Le samouraï se détourne avec un léger sourire et se remet en marche. Un peu plus loin, un vieux moine assis à l'ombre d'un arbre lui fait signe, tendant vers lui sa gourde en peau.

- As-tu soif ? lui demande Eizan. Il fait trop chaud pour marcher au soleil.

- Et plus encore pour courir, répond le samouraï en désignant d'un mouvement de tête le messager qui s'éloigne au galop.

- Oui, dit Eizan en lui faisant une place à l'ombre. J'ai bien cru voir rouler sa tête sur le chemin.

- Lui aussi s'est vu mort, répond le samouraï en acceptant la gourde d'Eizan. C'est pourquoi il court encore. Mais j'ai tué assez d'hommes dans ma vie.

- Une vie bien périlleuse. Et un peu triste, me semble-t-il.

- Ni gaie, ni triste. Une vie de samouraï, simplement. Peut-être pas si différente de la tienne, d'ailleurs.

Eizan ouvre des yeux ronds et se défend avec quelque maladresse : lui n'a jamais combattu, n'a jamais tué personne.

- Même pas le moustique qui venait de te piquer ? Ou la chenille qui était en train de grignoter tes légumes ?

Oui, bien sûr, reconnais Eizan. Et il est bien obligé d'admettre qu'il s'agit là d'êtres vivants. Alors, oui, il a tué. Mais pouvait-il faire autrement ? Il y a parfois des circonstances... Le vieux guerrier hoche la tête.

- Je pensais comme toi, au début. Mais tuer, c'est toujours tuer. Peu importe la raison, les circonstances, comme tu dis. Et crois-moi, il n'y a pas de guerre juste. La guerre reste la guerre. Et à la guerre, on tue.

- N'as-tu jamais eu de remords ? demande Eizan.

Le samouraï boit une nouvelle gorgée d'eau.

- Des remords, non. Des regrets...Vois-tu, j'ai toujours respecté les préceptes du Bushidô, la Voie du guerrier, d'ailleurs assez proche du Zen. Laquelle enseigne, entre autres choses, qu'il ne faut rien regretter. Ce qui est fait est fait.

- Donc, ni remords, ni regrets.

- Je n'ai pas dit ça. Le dernier maître que j'ai servi était un petit seigneur, stupide et vaniteux. Combien de fois j'ai dû combattre et tuer, juste pour le tirer des situations périlleuses où il s'était lui-même fourré. Quelle absurdité ! Alors des regrets, oui, j'ai fini par en avoir et j'en ai plus encore à présent, même si tout cela est loin. Au fond, je ne dois pas être un bon samouraï.

- Je ne crois pas non plus être un bon moine. Nous voilà bien ! En tout cas, je suis heureux que tu n'aies pas tué ce pauvre messager.

- Pourquoi l'aurais-je fait ? demande le samouraï. Parce qu'il m'avait mal parlé ? Pour défendre mon honneur ? Ah ! L'honneur ! Autre absurdité ! Non, tout cela ne m'intéresse plus, je n'y crois plus. D'ailleurs, sa seule

faute était de ne pas avoir ouvert les yeux.

- Eh oui ! Il n'a vu de loin...

- Qu'un vieil homme se traînant sur le chemin, termine le samouraï. Apparence. Puis il n'a vu que les sabres et le regard implacable du guerrier (cela m'amuse encore de prendre cet air-là). Autre apparence. Regarde autour de toi, saint homme, tout n'est qu'apparence. Le monde qui nous entoure prend la forme illusoire que lui donnent nos sens, nos perceptions, nos rêves. Parfois même, nos désirs. La réalité est cachée. Si elle existe.

- Oui, je pense qu'elle existe, mais nous ne la voyons pas. Un aveugle que j'ai croisé récemment dirait que, pour la voir, il faut regarder le monde avec les yeux du cœur.

Le samouraï hoche la tête, pensif.

- La phrase est belle. Mais regarder avec les yeux du cœur...

- Peut-être... hésite Eizan. Oui, je crois que c'est, peut-être, tout simplement regarder le monde avec amour. Qu'en penses-tu ?

Le samouraï hoche à nouveau la tête, cette fois avec un sourire complice.

- J'en pense que, bon ou mauvais, tu es un brave homme de moine. Et que tu as certainement raison.

Puis, rendant sa gourde à Eizan, il sort de sa poche un petit flacon de saké et le lui tend sans façons.

ÔISO

Lorsqu'il arrive à Ôiso, Eizan est surpris par une violente averse qui le pousse à courir se mettre à l'abri sous l'avant-toit d'une maison de thé. L'établissement n'étant pas encore ouvert, on ne le chassera certainement pas de ce refuge providentiel. Assis sur le sol de terre battue, il regarde passer les voyageurs qui courbent le dos sous l'averse, semblant ainsi porter sur leurs épaules le poids écrasant de tout le malheur du monde. On n'entend plus que la pluie crépiter sur les parapluies et les chapeaux de paille de riz. Les oiseaux se sont tus et, s'abritant comme ils peuvent sous le maigre couvert des branches de pins, frissonnent en gonflant leurs plumes. Même les hautes herbes qui bordent la route paraissent accablées par le choc des gouttes d'eau qui leur tombent dessus. Difficile de dire si, devant ce morne spectacle, Eizan s'est assoupi ou s'il a juste été distrait quelques instants, mais il sent bientôt une présence et, tournant la tête, découvre qu'il y a une vieille femme debout près de lui. Il n'ose pas trop la regarder mais remarque tout de même qu'elle est mince, assez bien habillée et toute de blanc vêtue. Malgré le foulard (blanc aussi) qui lui couvre la tête il peut distinguer son visage. Ridé, bien sûr, mais ses traits sont fins et très doux. Rien à voir avec les robustes matrones mafflues, grand-mères en forme de tonneau, aux mains comme des battoirs, qui peuplent tous les villages du pays. Bien qu'il ne soit nullement connaisseur en ce domaine, loin de là, Eizan pense que la femme qui est debout près de lui a dû être très belle dans sa jeunesse. Quelque peu intrigué par cette présence

inattendue et un peu aussi pour passer le temps, il tente d'engager la conversation :

- Quelle pluie ! Un vrai déluge !

La femme ne tourne pas la tête et continue de regarder tomber la pluie. Puis, avec un hochement de tête, elle murmure d'une voix très douce :

- Oui, oui... Les larmes de Tora coulent encore, aujourd'hui comme autrefois.

Eizan n'est pas sûr d'avoir bien entendu et, de toute façon, ne sait pas vraiment de quoi elle parle.

- Dis-moi, vénérable moine, reprend la femme, as-tu déjà aimé ?

- Euh... Oui, sans doute, quand j'étais jeune.

- Si tu ne t'en souviens pas, alors c'est que tu n'as pas vraiment aimé. Tora Gosen, elle, a aimé. Oui. Avec passion ! Connais-tu son histoire ?

Eizan avoue que non. D'ailleurs, dans le temple où il vivait on ne parlait guère d'amour, du moins pas de ce « genre d'amour ».

- Alors écoute. Ceux qui ne l'ont pas connue parlent d'elle comme d'une courtisane, peut-être la plus belle de toutes, mais peu importe. En vérité, c'était une jeune femme libre, sans mari, sans maître, sans homme pour diriger sa vie, pour la mettre en cage. Mais elle avait un amant, qu'elle aimait à la folie et qui l'aimait aussi : Soga Sukenari. Un samouraï, un grand guerrier. Lorsqu'il fut assassiné, une sordide histoire de vengeance, de représailles, de violence, telle que les hommes les aiment, elle n'avait que dix-neuf ans et ne s'en consola jamais.

- Mais, fait remarquer Eizan, un amour aussi intense n'est-il pas une forme de cage ?

- Oui, peut-être... Mais pleinement consentie. Si j'entre dans une cage et

en ferme moi-même la porte, ce n'est plus une cage. C'est moi. Quoi qu'il en soit, le récit de cette triste histoire, le Soga Monogatari, est devenu très populaire. Comme il se doit, les hommes en sont les principaux personnages. Tora Gosen n'a pas été oubliée, mais tout ce que l'on dit d'elle est stupide et mensonger. On prétend qu'elle se fit nonne. La rédemption de la putain, en quelque sorte. Et qu'elle parcourut le pays en célébrant des cérémonies à la mémoire de l'amour de sa vie, avant de se retirer dans un temple. Mais on ignore lequel. Inventions que tout cela. En réalité, je suis la seule à savoir ce qu'elle est devenue.

- Vraiment ? demande Eizan. Mais comment ?

- Peu importe. Je le sais, voilà tout. Tora Gosen est simplement revenue dans le village où elle était née. Ici, à Ôiso. Elle y a vécu très simplement, jusqu'à la fin de ses jours. Et jusqu'à la fin de ses jours, et même au delà, elle a pleuré et pleure encore son unique amour, son seul amant, Soga Sukenari, lâchement assassiné en l'an 1193. Un si beau printemps, pourtant. Il me semble que c'était hier. La légende raconte qu'elle le pleura si fort que ses larmes furent changées en pluie. Et, comme tu peux le voir, il pleut toujours à Ôiso.

Et, en effet, tournant la tête vers elle, Eizan croit bel et bien voir des larmes couler sur le visage de la vieille femme, qui a été si belle autrefois. Fermant les yeux, il essaie de calculer mentalement quel serait l'âge de Tora Gosen si... Mais non, c'est impossible. Lorsqu'il les rouvre, elle n'est plus là. Disparue. Comme s'il avait rêvé. Et la pluie s'est arrêtée.

Ayant représenté le relais d'Ôiso sous la pluie, laquelle n'est pourtant qu'une averse de printemps des plus modérées, Hiroshige a donné à cette estampe le sous-titre suivant : Pluie de Tora. La tentation était sans doute

trop forte de rappeler le souvenir d'une aussi belle et tragique histoire d'amour.

ODAWARA

Pour atteindre la petite ville seigneuriale d'Odawara, bâtie au pied de la chaîne de montagnes Hakone, il faut traverser le fleuve Sakawa. Ici, pas de pont, mais un simple gué, à peine praticable, l'eau arrivant presque aux épaules. C'est pourquoi de robustes porteurs, vêtus de simples pagnes, font traverser les voyageurs en les portant sur leurs épaules ou, pour les plus riches, dans des chaises à porteurs ou des palanquins de bambous. Bien entendu, ces divers « moyens de transport » ne sont pas accessibles à un vieux moine sans argent. Il lui faut pourtant traverser pour continuer son voyage vers Kyôto. Le voyant hésiter sur la rive, un porteur qui attend le client s'approche et demande :

- Dis-moi, saint homme, si je te fais traverser le fleuve sur mes épaules gratuitement, quels mérites obtiendrai-je pour ma vie future ?

Eizan hausse les épaules.

- Aucun mérite.

- Au moins, cela m'aiderait-il à avoir une meilleure renaissance ? Je n'aimerais pas être à nouveau porteur dans ma prochaine existence.

- Pas de mérite, répète Eizan.

Haussant les épaules à son tour avec dépit, l'homme s'éloigne en marmonnant :

- Alors pourquoi le ferais-je, hein ?

« Par simple compassion », pense Eizan, en commençant à enlever son kesa. Puis, il remonte son kolomo jusqu'aux épaules, passe la bretelle de

son sac autour de son cou, et enfin pose son kesa soigneusement plié sur le sommet de son crâne. Et c'est dans ce curieux appareil, en caleçon, qu'il entre dans l'eau pour traverser le fleuve par ses propres moyens. Heureusement, celui-ci n'est pas très large. Sur l'autre rive, des porteurs désœuvrés le regardent traverser vers eux, de l'eau jusqu'aux aisselles à présent.

- Que porte-t-il sur la tête ? demande l'un d'eux.

- Son kesa, répond un autre. Les moines font ça tous les matins : ils plient leur kesa, le posent sur leur tête et récitent le sutra du kesa, les mains jointes. Je le sais bien, mon frère s'est fait moine.

- Oui, mais l'après-midi est déjà bien avancée, fait remarquer un troisième. Je crois plutôt qu'il récite le nembutsu. Ainsi, si le courant l'emporte et qu'il se noie, le bouddha Amida le conduira tout droit au paradis de la Terre Pure.

- Ou bien, reprend le premier, il prie Kannon, le bodhisattva de la grande compassion, afin que celui-ci le protège pendant la traversée du fleuve.

- Cela revient au même, tout le monde sait que Kannon marche dans les pas d'Amida.

- Et si, tout simplement, suggère un quatrième porteur qui vient d'arriver, il chantait pour amadouer les kamis du fleuve ?

Les quatre hommes hochent la tête, dubitatifs, et tendent l'oreille pour essayer d'entendre ce que chante le moine amphibie. Mais, s'ils voient remuer ses lèvres, ils n'entendent rien. Enfin, Eizan achève sa traversée et prend pied sur la rive. Ils s'approchent de lui et lui demandent quel sutra ou quelle prière, et dédiée à quelle divinité, il chantait avec une si évidente concentration.

- Je ne chantais pas, répond Eizan, je claquais des dents. L'eau est si froide que j'étais gelé.

- Mais tu avais les mains jointes, donc tu priais !

- Je n'avais pas les mains jointes, répond Eizan en remettant son kolomo en place. Je me pinçais les narines du bout des doigts pour ne pas éternuer.

- Alors, demande le porteur dont le frère est entré dans les ordres, si tu ne priais pas et ne récitais pas de sutra, pourquoi mettre ton kesa sur ta tête ?

Eizan le regarde avec un haussement de sourcils étonné, tant la réponse paraît évidente :

- Mais... Pour ne pas le mouiller, bien sûr.

Et, devant les quatre hommes qui ne trouvent plus rien à dire, il porte le kesa à son front par trois fois (bouddha, dharma, sangha) et le déplie pour s'en draper comme il se doit. Puis il reprend son sac et se dirige vers Odawara où, peut-être, une âme charitable lui offrira l'hospitalité en toute simplicité. Et surtout, espère-t-il, sans lui poser de questions saugrenues !

HAKONE

Longeant les rives escarpées du lac Ashinoko, le Tôkaidô franchit la chaîne de montagne de Hakone par la passe du même nom, qui permet de passer ainsi de la plaine du Kantô à celle du Kansai et inversement. Hiroshige peint ce paysage à la manière chinoise, avec au premier plan des pics acérés, aux formes stylisées, presque cubistes. L'artiste de talent n'a que faire de réalisme. En revanche, la longue file de voyageurs franchissant la passe est parfaitement réaliste, comme peut le constater Eizan en arrivant aux abords de celle-ci. C'est que la montée est rude, d'un côté comme de l'autre, et la descente tout aussi éprouvante. De plus, le voyageur qui veut franchir la passe doit s'acquitter d'un droit de passage et le péage, surveillé par la police du shôgun, ralentit considérablement le flot des voyageurs : on passe un par un, en file indienne, et seulement après avoir déposé son obole dans la main de l'officier collecteur. Voilà ce qu'un brave colporteur explique à Eizan, tandis que tous les deux piétinent côte à côte dans la longue file d'attente.

- Et bien sûr, tu n'as pas un sou ! conclut le colporteur.

- Non, bien sûr. Je ne suis qu'un pauvre moine. Peut-être l'officier sera-t-il assez charitable pour me laisser passer ?

- Ne compte pas là-dessus. Il se priverait ainsi de sa commission et pourrait même être dénoncé par un de ses hommes.

Eizan hoche la tête, perplexe. Il n'y a pas d'autre route pour aller à Kyôto. Sortant la main de sa poche, le colporteur lui tend une modeste

pièce de monnaie.

- Tiens ! dit-il. Je ne suis pas bien riche, moi non plus, et ça ne suffira pas à payer ton passage. Mais je ne peux pas faire plus et je suis sûr que si tu tends la main tu trouveras d'autres braves gens prêts à t'aider.

Eizan remercie humblement le colporteur, pour l'aumône et pour le conseil et, le laissant continuer seul, se poste au bord de la route la main tendue. La mendicité est une école de patience. Les minutes passent. Puis les heures. D'abord une pièce, puis une autre... La journée passe ainsi et, au bout du compte, il s'aperçoit qu'il a finalement récolté beaucoup d'argent. Largement assez pour payer son passage et même plusieurs fois ! C'est donc d'un pas tout à fait guilleret qu'il s'approche du bureau de péage, qui va bientôt fermer pour la nuit. Mais, alors qu'il vient de compter dans sa main la somme nécessaire, il aperçoit un petit groupe de voyageurs encore plus miséreux que lui, échoués faute d'argent près de la barrière du péage. Il y a là un ouvrier agricole famélique, allant sans doute chercher du travail dans la plaine, une mère et sa petite fille, toutes deux vêtues de haillons, un vagabond traînant sa jambe estropiée, appuyé sur un bâton... Eizan ne prend même pas le temps de réfléchir. Poussant un soupir fataliste, il va droit vers l'officier collecteur.

- Je paie pour celui-ci, dit-il en désignant le vagabond, qu'il invite d'un geste de la main à s'approcher.

- Comme tu veux, marmonne l'officier en encaissant le montant du passage.

Ensuite, il fait passer la mère et sa petite fille, qui le regarde avec de grands yeux étonnés, l'ouvrier agricole et encore un vieillard, portant sur son dos quelques vêtements noués dans un balluchon, puis un vieux moine

tout tordu, presque aveugle... Et, pour finir, s'aperçoit qu'il n'a plus un sou.

- Tant pis pour toi, laisse tomber l'officier en fermant la barrière pour la nuit. Reviens demain.

Eizan hausse les épaules et, tandis que le soleil se couche au loin, derrière les montagnes, va s'étendre à l'écart de la route sous un pin parasol. Quelques rochers l'abriteront du vent, un petit tas d'herbes sèches lui servira d'oreiller, la lune veillera sur son sommeil et demain... Demain il tendra de nouveau la main, voilà tout.

MISHIMA

Le village de Mishima est noyé dans la brume. On distingue à peine les toits des maisons et les silhouettes fantomatiques de quelques passants. Des voyageurs encore ensommeillés vont se mettre en route, à pied, à cheval ou en palanquin, pour franchir la passe de Hakone. Se détachant à peine du fond gris du ciel, le torii marquant l'entrée du sanctuaire shintô de Myojin. C'est là que, la veille, à la tombée de la nuit, Eizan est allé demander l'hospitalité et mendier un peu de riz. Peine perdue : le gardien du sanctuaire l'a regardé de haut et, sans même répondre, lui a fermé la porte au nez. Même traitement, ou peu s'en faut, à l'auberge du relais, ou on lui a expliqué que les moines errants dans son genre (c'est à dire vieux et déguenillés) ne faisaient pas partie de la clientèle habituelle de l'établissement.

- Il ne manquerait plus que ça ! lâcha une des serveuses en lui jetant un regard méprisant.

Il pouvait « éventuellement », et l'on sentait bien que c'était une immense faveur consentie à contrecœur, passer la nuit à l'écurie. Si tant est que les palefreniers l'acceptent ! Il apparut bientôt que les palefreniers en question étaient bien moins délicats qu'on semblait le penser, puisqu'ils accueillirent le moine déguenillé en toute simplicité et même partagèrent avec lui leur maigre repas. Ainsi donc, après avoir passé une excellente nuit dans le moelleux nid de paille aménagé pour lui par les palefreniers, dont c'est la couche habituelle, notre ami Eizan se prépare à reprendre la route au petit

matin. Un matin brumeux, semblable en tous points à celui que peindra Hiroshige. Coïncidence ? Mais non ! La plupart des gens nés à Mishima, et principalement ceux qui n'ont pas voulu y rester, vous diront qu'il y a toujours du brouillard dans ce fichu pays, ou de la pluie, et que le soleil n'y brille que deux ou trois jours par an. Et encore, les meilleures années ! Bref, il y a, ce matin-là, un brouillard à couper au couteau. A condition qu'il soit bien affûté. Frissonnant dans cette atmosphère humide, après la chaleur douillette de l'écurie, Eizan parvient à peine à distinguer la route, qui se perd dans la brume, quelques pas à peine devant lui. Entouré de silhouettes fantomatiques, inquiétantes, ne sachant pas si ce qu'il entrevoit là-bas est un arbre ou un géant aux bras écartés, si ce qui le guette un peu plus loin est une bête tapie dans l'ombre ou un simple rocher, il se met en marche d'un bon pas, pressé de s'extraire de cette grisaille cotonneuse, où tout se fond dans une même obscurité. Mais, au fond, n'est-ce pas toujours le cas ? Vivant, non vivant, animal, végétal, minéral, homme ou femme, riche ou pauvre, dans la vallée des ombres tout est égal. Eizan ne l'a pas encore réalisé, mais ce que la brume matinale dissimule ainsi lui sera peut-être un jour révélé. C'est un grand secret, oui, un grand secret. Mais caché derrière un écran de papier.

NUMAZU

La nuit est tombée et la pleine lune brille au-dessus de Numazu. La route, bordée d'arbres, longe le fleuve Kasegawa. Une femme et son enfant se dirigent vers le relais, où ils passeront peut-être la nuit. Un homme marche à grands pas derrière eux. C'est sans doute un pèlerin qui se rend au sanctuaire shintô de l'île de Shikoku. Il porte sur le dos un de ces grand masques qu'on arbore pendant les fêtes célébrées dans ce sanctuaire, un masque de tengu affublé d'un très long nez. Bientôt, le pèlerin dépasse la femme et son enfant.

- Oh, regarde maman ! s'écrie l'enfant en désignant le masque, un tengu ! Comme il est drôle !

Souriant, le pèlerin salue d'un signe de tête et ralentit pour laisser le petit garçon admirer le masque. L'enfant ne peut s'empêcher de rire de cette figure grotesque, cheveux et barbe hirsutes, qui tente de montrer une mine sévère, mais gâchée par un nez grotesque, d'une longueur démesurée.

- Quel nez ! crie le petit garçon. Je peux le toucher ?

Le pèlerin fait signe que oui.

- Mais fais attention. Il ne faut pas lui faire mal.

- C'est juste un masque ! se moque l'enfant. Il ne peut pas avoir mal !

- Le monsieur veut dire qu'il ne faut pas l'abîmer, dit la mère. Tu peux le toucher mais doucement.

L'enfant s'approche du masque, dont il touche le nez en riant, puis peigne du bout des doigts les cheveux emmêlés, la barbe en désordre.

- Je suis sûr que ça me portera bonheur, n'est-ce pas ?

- Qui sait ? dit la mère, qui ne semble pas convaincue. Allons, cela suffit, maintenant. Laisse le monsieur poursuivre son chemin.

Saluant à nouveau de la tête, le pèlerin reprend sa marche et laisse bientôt la femme et l'enfant loin derrière lui. A présent, la route est déserte.

- Quelle déchéance ! soupire le masque.

- Allons, allons, tempère le pèlerin.

- Quand je pense qu'autrefois j'étais un kami craint et respecté par tous! Comme tous mes semblables, d'ailleurs ! Et voilà où j'en suis à présent : réduit à l'état de masque porte-bonheur, exhibé dans les fêtes, les cérémonies. Du folklore ! Alors que c'est moi qu'on devrait fêter, qu'on devrait honorer ! Parfaitement ! Mais voilà, je ne fais plus peur à personne. Au fond, les humains ne respectent que ce qu'ils craignent !

- Eh, que veux-tu, les temps changent. Et tu ne voudrais quand même pas faire peur aux enfants. Je pensais que tu les aimais bien.

- Pas plus que ça, marmonne le masque en reniflant. Stupides petits merdeux ! Pourraient quand même se laver les mains avant de me toucher. Celui-ci avait les doigts collants. Mange trop de sucreries. Trop gâté, c'est sûr. Les parents leur passent tout, de nos jours. Quelle époque !

- Mais, au moins, il a fait doucement pour ne pas risquer de te faire mal. C'était gentil, non ?

- Bah ! Un morveux, comme tous les autres. Et hier, la gamine que tu trouvais « siii mignonne ! » m'a tiré la barbe, cette petite vicieuse !

- Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je l'aurais vue !

- Ha ! s'exclame le tengu. Tu étais bien trop occupé à courtiser sa mère. Un homme de ton âge ! Aucune tenue, vraiment.

- Et après ? proteste le pèlerin. Je ne suis pas si âgé, après tout. Mais bon, passons. Je reconnais que les enfants ne sont pas toujours très polis, ni très délicats et... En fait je ne les apprécie pas beaucoup plus que toi.

- Ah ! Tu vois bien !

- D'accord, d'accord. Par contre, ce vieux moine, que nous avons croisé tout à l'heure, t'a salué en joignant les mains avec beaucoup de respect, reconnais-le. Et pourtant, je suis sûr qu'il ne te craint pas.

- Moui... concède le masque. Une exception. Un saint homme, peut-être. Certes, il y a encore quelques humains pour se rappeler quels puissants génies nous étions autrefois. Mais, seulement des vieux, et encore. Celui-ci a une bonne tête, d'ailleurs. Sympathique. Il ressemble un peu à Ryôkan, tu ne trouves pas ?

Le pèlerin se garde bien de répondre. Il devine déjà la suite.

- T'ai-je déjà dit que j'avais bien connu Ryôkan ?

- Oui, oui. Environ un millier de fois.

Mais le masque poursuit sans se démonter :

- Il habitait alors dans son ermitage de Gogô-an. Une vie très simple, bien sûr, dans une modeste cabane de bambou, près d'un pauvre village de montagne. Tu sais, il ne craignait rien ni personne et pourtant parlait toujours avec respect, même aux plus humbles. Son esprit était ouvert, vaste. Et paisible. Tout le monde l'adorait. Les enfants, d'abord, avec qui il aimait tant jouer (bon, personne n'est parfait), mais aussi les paysans, qu'il aidait souvent aux champs. Et bien sûr, tous les kamis de la forêt, les esprits des arbres, des torrents, des rochers... Oui, vraiment, c'était un brave type, lui aussi. Et joyeux compagnon, tu sais, surtout après quelques coupes de saké !

- Oui, je sais, je sais...

Mais le pauvre pèlerin sait aussi que, lorsque le tengu commence à évoquer les souvenirs du bon vieux temps, il n'y a plus moyen de l'arrêter.

HARA

Lever de soleil sur le Mont Fuji. Deux voyageuses passent sur la route, suivies de leur porteur lourdement chargé. Au second plan, une plaine marécageuse. Un couple de grues y cherche à manger dans les joncs. Au delà, des collines rocheuses et, les dépassant de la tête et des épaules, le Mont Fuji couvert de neige. Face à celui-ci, Eizan est assis en zazen à l'écart de la route, un petit tas d'herbes sèches lui faisant office de zafu. Les jambes croisées dans la posture du lotus, la main gauche posée sur la main droite, la colonne vertébrale et la nuque tendues vers le ciel, les paupières mi-closes, il ne regarde rien. Son esprit ne saisit rien, mais ne rejette rien non plus. Il ne perçoit que des silhouettes mouvantes, qui passent, comme les nuages dans le ciel. Les deux femmes sont vêtues de façon identique : kimono bleu et chapeau de paille rond. L'une fume la pipe, l'autre marche en s'aidant d'un bâton, tout comme leur domestique, qui porte sur l'épaule deux lourds paniers, suspendus aux deux extrémités d'une tige de bois. Les deux voyageuses ne cessent de se chamailler que pour se tourner vers le malheureux porteur, lui reprochant son intolérable lenteur.

- A cette allure, nous n'arriverons jamais à Ejiri avant la nuit ! se plaint la première.

- Il avancerait plus vite si tu ne l'avais pas si lourdement chargé, fait remarquer la seconde d'une voix aigre.

- Ce ne sont certainement pas mes kimonos qui lui pèsent, mais plutôt tes trois paires de socques en bois précieux.

- Tu voudrais peut-être que j'aille pieds nus ? Et mes kimonos à moi sont en soie. Aussi légers que des nuages d'été.

- Oui, plus légers que tes bijoux. Tout ce luxe, franchement, juste pour la famille. Je ne sais même pas pourquoi tu as voulu venir avec moi.

- Tu dis ça parce que tu es jalouse de la fortune que m'a laissé mon pauvre père, c'est tout. Et je suis venue pour voir ma mère.

- Dis plutôt notre mère, ma sœur.

- Si tu veux... ma demi-sœur.

- Et tout ça pour faire bisquer Keiko, ton autre...

- Demi-sœur ! Et oui, je voudrais qu'elle crève de jalousie. C'est une grue !

Et se tournant soudain vers le domestique :

- Mais avance donc, fainéant. Tu veux que nous arrivions en retard ! Cela ferait trop plaisir à Keiko, cette...

Au milieu des joncs, perchés sur leurs longues pattes, les deux échassiers piquent du bec à tour de rôle avec des mouvements d'automates. Claquements, grincements, criailleries de vieux couple se chamaillant à table.

- Fais attention, se plaint monsieur, tu as failli me piquer la patte !

- Eh bien ! Pousse-toi un peu ! Tu sais bien que j'ai horreur que tu me colles.

- Tu n'as pas toujours dit ça...

- Ne sois pas grossier, s'il te plaît. C'était il y a longtemps, d'ailleurs. Quand tu faisais encore attention à moi.

- Ah ! Parce que, maintenant, je ne fais plus attention à toi ! Première nouvelle !

- Tu sais très bien ce que je veux dire. Tu vois, ce gros poisson doré que tu viens d'avaler comme le goinfre que tu es, autrefois tu me l'aurais laissé. Et je suis sûre que si Mariko était là, tu le lui aurais offert sans la moindre hésitation.

- Mais, pourquoi me parles-tu de Mariko ? Je ne vois vraiment pas...

- Tu crois que je ne sais pas ce que vous fricotez, tous les deux, dès que j'ai tourné les ailes. Et cette façon qu'elle a de minauder, cette grue !

Chamailleries futiles. Rien de tout cela ne perturbe le Mont Fuji, dressé entre ciel et terre, parfaitement immobile sous son manteau de neige immaculée. Et rien de tout cela ne perturbe Eizan, dressé entre ciel et terre, parfaitement immobile lui aussi. Les deux montagnes se font face, dans la claire lumière du petit matin. Hiroshige peindra cette scène avec une grande exactitude. Car il était présent ce matin-là. Tout y est : les deux voyageuses et leur porteur, les grues, le Mont Fuji... Mais il ne représentera que la montagne sacrée et pas le vieux moine assis en face en zazen. Peut-être a-t-il pensé qu'il ne s’intégrerait pas à la composition d'ensemble de l'estampe. Ou tout simplement n'a-t-il vu, un peu à l'écart de la route, qu'un petit tas d'herbes sèches. Posture parfaite, respiration paisible, esprit libre... Sur le zafu, personne.

YOSHIWARA

Ici, la route du Tôkaidô est un chemin fort étroit, empruntant une digue qui serpente entre les rizières inondées. Sur chacun de ses côtés, s'alignent de vénérables pins. Au loin, la silhouette imposante du Mont Fuji, vers laquelle semble se diriger un marchand richement vêtu, monté sur un cheval robuste. Assises dans des paniers accrochés de part et d'autre de la selle, deux femmes l'accompagnent. Son épouse et sa mère, peut-être. Ou son épouse et sa fille. Ou deux concubines, qui sait ? Juste après un tournant, son palefrenier fait stopper le cheval qu'il conduit par la bride.

- Eh bien ! Pourquoi t'arrêter ? Demande son maître, qui somnolait paisiblement, bercé par le pas du cheval.

Pour toute réponse, le palefrenier montre du doigt ce qui se trouve sur la route, quelques mètres devant eux. Encore mal réveillé, le marchand ne voit d'abord qu'une forme arrondie et terne, posée juste au milieu de la route. Un animal, un rocher ou bien... Le derrière d'un moine (Eizan bien sûr), prosterné devant on ne sait quoi ! Et pourquoi là? Impossible de passer à côté, la route est trop étroite. Quel ennui ! « Sans doute rend-il hommage au Fujisan, pense le marchand. Après tout, puisqu'il n'y a pas moyen de passer... Et cela pourrait me porter chance dans mes affaires ! » Il entreprend donc de descendre de cheval, aidé par son palefrenier et bousculant au passage une des deux femmes, puis va se prosterner à côté d'Eizan. Entreprise hasardeuse : l'homme est corpulent et peu habitué à ce genre de gymnastique. Le palefrenier, se croyant tenu de suivre l'exemple

de son maître, se laisse tomber au sol à son tour avec un soupir fataliste : ce qu'il ne faut pas faire pour gagner un si maigre salaire ! En arrière, deux voyageurs cherchent à entrevoir entre les pattes de cet énorme cheval ce qui leur barre la route et, l'ayant vu, se prosternent à leur tour, à tout hasard. Un colporteur cheminant dans l'autre sens, croyant qu'Eizan se prosterne devant lui (sans doute ce moine mendiant a-t-il fait vœu d'humilité) dépose sa charge et tombe à genoux face à lui. Pour lui rendre la politesse, sans doute. Il y a toujours beaucoup de passage sur cette portion de la route et quelques minutes suffisent pour que se forme là un véritable attroupement. Eizan se relève enfin. Le marchand aussi, aidé par son palefrenier, avec force soupirs et gémissements douloureux. On découvre alors que, loin de rendre hommage au mont sacré, symbole de tout un pays, ce moine excentrique s'était prosterné devant une jeune pousse de pin, ayant eu la mauvaise idée de naître là, juste au milieu du chemin. On ne sait que faire, que penser. Peut-être quelques esprits ombrageux, croyant à une mauvaise farce, sont-ils tentés de pousser dans l'eau boueuse de la rizière ce moine impertinent. Mais, devant le regard attendri et respectueux que celui-ci pose sur cette jeune pousse (un pin, l'arbre toujours vert, symbole du bouddhisme zen !), ils sentent bien que cette conduite serait indigne. Ils en viennent même à penser, le marchand compris, que le courage de ce petit être vivant, si fragile, méritait bien un hommage. Pourtant, il faut bien passer. Que faire ? Survient alors un homme assez mal habillé, qui écarte sans trop de douceur les curieux assemblés là. Il porte un poignard à la ceinture. Pour se protéger des brigands ou, plus probablement, parce que lui-même est un brigand. Posant un regard sévère sur le tendre petit arbre, il tire lentement son

poignard. La foule retient son souffle. Il n'oserait pas ! Mais non. Plantant vivement sa lame dans la terre, l'homme découpe d'un geste sûr une motte autour de la jeune pousse, qu'il extrait avec une surprenante délicatesse. Ouf ! On respire mieux. Portant dans le creux de sa main le petit pin, qui maintenant a tout d'un bonsaï, il va le planter au bord du chemin, entre deux grands arbres qui, après tout, sont peut-être ses parents. Le problème posé aux voyageurs par ce minuscule végétal, que nul n'aurait seulement remarqué sans la présence d'Eizan, ayant ainsi été réglé, tout le monde peut se remettre en route sans attendre, pressé de rattraper le temps perdu. Poussé par son palefrenier, tiré par ses femmes, soufflant et grognant, le marchand remonte sur son cheval, bousculant au passage tous ceux qui tentaient de contourner l'imposant animal. Bientôt il ne reste plus sur place qu'Eizan et le brigand. Car c'est bien son état. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir comment il regarde défiler devant lui les autres voyageurs : comme s'il évaluait déjà en connaisseur le contenu de leurs poches. Quand tout le monde est passé, il se tourne vers Eizan et ordonne :

- Donne-moi ton bol, moine.

Il a toujours son grand couteau à la main et, bien qu'il le sache dépourvu de la moindre valeur, si ce n'est symbolique, Eizan lui tend sur le champ son vieux bol en fer blanc tout cabossé. Remettant son poignard à la ceinture, le brigand le prend, va le remplir d'eau au bord de la rizière et arrose avec soin le petit pin qu'il vient de transplanter. Ceci étant fait, il rend le bol et part sans un mot. Eizan le regarde s'éloigner, sans même remarquer qu'il a fait demi-tour et repart dans la direction d'où il venait, semblant suivre de loin le riche marchand et ses femmes. Hochant la tête, Eizan regarde tour à tour la jeune pousse et les deux grands pins, puis à

nouveau le brigand au loin.

- Et voilà ! Une graine a été semée, murmure-t-il en hochant la tête.

Et elle a germé, là, au milieu du chemin. Ainsi a germé dans les temps anciens, dit-on, la graine sacrée du Dharma, semée par le Bouddha Shakyamuni. Ainsi a soudain germé, semble-t-il, dans le cœur pourtant endurci d'un brigand, la graine délicate de la compassion. Compassion pour les arbres et aussi, espérons-le, pour les riches marchands ?

KAMBARA

La nuit est tombée sur le village de Kambara, couvert d'un épais manteau de neige. Le paysage peint par Hiroshige est tout de gris et de blanc. Blanc de la neige, bien sûr, gris du ciel, des murs des maisons, des montagnes et des arbres au loin. Seuls les vêtements des trois personnages représentés au premier plan apportent quelques couleurs. Pâles couleurs, à vrai dire, et les trois hommes marchent le dos voûté, visiblement transis de froid dans leurs manteaux de paille. L'artiste a suggéré ainsi une atmosphère hivernale, sombre et dramatique, presque étouffante. Mais, lorsque Eizan passe à Kambara, l'hiver est bien fini. Finis aussi le froid, les jours gris, le ciel sans lumière. Le morne paysage peint par Hiroshige a bien changé. Il a pris des couleurs. Et, bien sûr, le vieux moine ne traverse pas le village sous la neige. Quoique...

Sur mon crâne rasé
Pluie de pétales
De fleurs de cerisier
Neige de printemps.

YUI

Dans sa série d'estampes consacrée au Tokaido, Hiroshige ne représente pas Yui, mais la crête de Satta, qui surplombe la baie de Suruga. C'est un passage assez périlleux. La route y est étroite et passe sur de hautes falaises, qui tombent droit dans la mer. La moindre glissade pourrait être fatale. Pourtant, certains voyageurs audacieux n'hésitent pas à s'avancer jusqu'au bord de la falaise pour mieux profiter du panorama : la baie de Suruga à leurs pieds, qui s'ouvre sur la mer et, au second plan, seigneur des lieux, le Mont Fuji. Sur l'estampe d'Hiroshige, celui-ci est recouvert, comme il se doit, d'un manteau neigeux immaculé. L'artiste a ajouté, sur les eaux bleues de la baie, quelques voiles gonflées par le vent et a représenté, justement, deux imprudents penchés au bord de la falaise pour mieux profiter du paysage. Il est certain qu'Eizan a admiré lui aussi ce même paysage. Arrivé au point le plus élevé de la passe de Satta, il s'y arrête un moment pour reprendre son souffle après cette rude montée et aussi, bien sûr, comme tous les autres voyageurs, pour admirer la vue. Il y a là, justement un homme de grande taille, d'allure martiale, les bras croisés sur un torse puissant, qui regarde trois jeunes garçons s'aventurer au bord de la falaise. S'encourageant respectivement avec des rires un peu forcés, ils s'approchent le plus près possible du vide et font de grands signes de la main en direction de Fuji San.

- Ah ! Quelle imprudence ! s'exclame Eizan en se tournant vers l'homme.

Celui-ci, le toise avec un regard légèrement méprisant.

- La prudence, c'est bon pour les vieillards. Et pour les prêtres. Ce sont mes fils et ils n'ont peur de rien. Ni du vide, ni du danger, ni de la mort. Pour cela, ce sont de vrais japonais et notre vieux pays peut être fier de compter dans ses rangs des garçons comme eux, fiers, audacieux et respectueux. Ils seront soldats, comme je l'étais moi-même à leur âge. D'ailleurs, ils ne risquent rien : notre montagne sacrée veille sur eux, comme elle veille sur le Japon tout entier.

Les jeunes héros étant revenus auprès de leur père, arborant des sourires crânes, mais les jambes agitées de tremblements à peine perceptibles, la valeureuse petite famille se remet en route.

- Imbécile !

Surpris par cette exclamation, Eizan se retourne vivement et découvre, assise sur un rocher, une vieille femme qui regarde s'éloigner d'un pas martial les anciens et futurs soldats. Suivant son regard, il devine aisément sur qui elle porte ce jugement, qu'il estime peut-être un peu sévère. Quoique...

Sans attendre de réponse de sa part, la vieille femme poursuit :

- Les garçons, passe encore. Les jeunes gens sont idiots, c'est bien connu. Mais le père... Stupide et fier de l'être !

Ne pas porter de jugements, ne pas critiquer ou dénigrer ses semblables, font partie des préceptes souvent répétés par l'abbé. Eizan sent bien qu'il devrait tout au moins tenter de tempérer les propos de la femme, mais il ne trouve rien à dire. D'autant qu'il n'est pas loin de penser comme elle. D'ailleurs, elle continue :

- Vois-tu, sage et prudent ecclésiastique, j'habite à Yui depuis bien des années et je viens souvent m'asseoir ici. La vue est si belle ! Et laisse-moi

te dire que des imbéciles arrogants qui n'avaient pas peur du vide, j'en ai vu tomber plus d'un. Et « notre montagne sacrée » a regardé avec une suprême indifférence ces authentiques japonais, qui faisaient j'imagine la fierté de notre pays, dégringoler et s'écraser sur les rochers comme des bouses. Et même si, malgré leur stupide imprudence, il avait eu envie de les sauver (ce dont je doute), je vois mal comment il aurait pu les rattraper, n'est-ce pas.

- En effet, approuve Eizan avec un hochement de tête discret. Car il trouve que la grand-mère a, comme on dit, la dent dure et guère de compassion. Aussi est-il un peu gêné d'abonder dans son sens. Mais, d'un autre côté, il ne saurait lui donner tort.

- Mon mari aussi était soldat, reprend la vieille dame. Il était courageux, discipliné et n'avait pas peur de tuer ses semblables. Ni d'être tué lui-même. Il obéissait aux ordres. C'était un bon soldat et un bon japonais, n'est-ce pas ? Et donc, après avoir beaucoup tué, il a été tué à son tour. Me laissant dans la misère avec ses cinq enfants, dont deux sont morts en bas âge. Mais c'étaient des filles, alors qu'elle importance ? Imbécile !

- Oh ! Je suis vraiment désolé.

- Bah ! C'était il y a si longtemps. Ce sera bientôt mon tour. Mais, vois-tu, même si j'ai beaucoup vécu et beaucoup souffert, cela va ensemble, je ne parviens pas à accepter avec sérénité, ou avec indifférence, ma mort prochaine. J'en ai même très peur. Je ne dois pas être une bonne japonaise. Et toi, pauvre moine errant, qu'en penses-tu ?

Eizan réfléchit quelques instants (car il aimerait perdre l'habitude de se demander ce que l'abbé dirait ou penserait, s'il était à sa place) et finit par avancer prudemment :

- Je crois... Je crois que toute vie est sacrée et qu'il n'y a jamais de bonnes raisons de tuer, même pas à la guerre. Il n'y a pas de bonnes guerres, de guerres justes ou nécessaires, comme me le disait récemment un brave samouraï. Il n'y a que la guerre. Et, à la guerre, on tue et on est tué. C'est toujours un drame.

- Je suis bien d'accord, approuve la vieille dame.

- Je crois aussi, poursuit Eizan, que j'aime la vie, qui est chose précieuse, et que j'aurais du mal à la quitter avec sérénité. Moi non plus, je ne dois pas être un bon japonais. Et encore moins un bon moine.

- Bah ! Foutaises ! lâche la vieille dame en se levant péniblement de son siège minéral. Allons, il est temps que je rentre chez moi.

- Je vais aussi à Yui, avance Eizan, veux-tu prendre mon bras pour marcher jusque là ?

- Ah ! Je veux bien merci. Tu es peut-être un mauvais moine, ce que je ne crois pas, mais tu es un brave homme. Et, si nous arrivons à nous traîner jusque chez moi, tu partageras mon modeste repas. Ta compagnie me sera très agréable.

Plus tard, bien des années après que les deux vieillards qui clopinent sur la route de Yui, l'un soutenant l'autre, aient quitté ce monde, de nombreux moines, abbés, ecclésiastiques de haut rang, qu'ils soient maîtres de zen, prêtres shinto ou dignitaires d'autres sectes, ne manqueront pas d'arguments hautement philosophiques pour exalter l'abnégation, l'esprit martial et les vertus guerrières du peuple japonais. Inestimables qualités qui finiront par plonger celui-ci, avec la bénédiction de ces mêmes zélés religieux, dans la plus effroyable des guerres et le conduire au bord de l'anéantissement. Il se trouvera alors bien peu de « mauvais moines »,

comme Eizan pense l'être, pour avoir le véritable courage de s'opposer à cette horreur. Et on ne les écoutera pas. On les enfermera. Ou on les tuera.

OKITSU

Eizan a croisé les deux sumotoris représentés par Hiroshige en train de traverser à gué le fleuve Okitsu. L'un est assis dans un palanquin à peine assez grand pour contenir sa volumineuse personne. L'autre est juché sur un cheval assez robuste pour le porter, ainsi que leurs bagages. A cet endroit, le fleuve Okitsu est peu profond. Les quatre porteurs et le palefrenier qui guide le cheval ont de l'eau jusqu'à mi-mollet tout au plus. Pourtant, le fond du palanquin, si lourdement lesté, frôle la surface de l'eau. Ce qui explique le regard inquiet de son passager, qui semble craindre à tout moment de tomber à l'eau, et le sourire quelque peu méprisant de son compagnon de voyage qui, lui, domine la situation d'assez haut pour ne pas courir le moindre risque de noyade. C'est ainsi que le peintre les a représentés, se fiant sans doute à la description que lui en a fait Eizan. Celui-ci lui a peut-être raconté la suite de l'histoire, mais comment, malgré tout son talent, aurait-il pu la représenter sur une toile ? Voici donc cette suite : un des deux porteurs placés à l'avant du palanquin fait un faux pas, glisse, met le pied dans un trou, se rattrape, évitant de justesse de s'affaler dans l'eau, tandis que ses collègues, supportant à trois et non plus quatre le poids respectable de leur charge, titubent, tanguent, s'affaissent sur eux-mêmes. Oh ! De quelques centimètres à peine, mais... Cette suite d’événements malencontreux fait que le palanquin penche et embarque juste assez d'eau froide pour baigner le volumineux derrière de son occupant. De saisissement, celui-ci pousse un petit cri aigu (un

couinement ridicule, dira plus tard Eizan), qui fait éclater de rire son compagnon, bien à l'abri sur sa monture. Suivant son idée première, le destin facétieux, fait exploser ce rire dans les oreilles de ce cheval au demeurant placide, qui somnole en marchant, bercé par son propre pas. Sans doute mécontent d'être ainsi réveillé en sursaut et se rappelant soudain l'exubérance de sa folle jeunesse, l'animal rue, se cabre (autant qu'il en est capable) et envoie finalement son cavalier s'étaler lourdement dans l'eau, toujours aussi froide, du fleuve Okitsu. Quant à lui bien au sec sur la rive, Eizan n'est pas le seul témoin de cette scène plus drôle que tragique, personne n'étant blessé, si ce n'est dans sa fierté. En effet, il y a près de lui un promeneur oisif fumant sa pipe en regardant passer le monde. Otant sa pipe, d'ailleurs éteinte, de sa bouche, l'homme fait remarquer sur un ton pensif :

- S'il ne s'était pas moqué de son compagnon, il ne serait pas tombé à l'eau. Il s'est puni lui-même de sa méchanceté.

Eizan approuve d'un hochement de tête.

- C'est le karma.

L'homme replace la pipe entre ses dents et, tirant dessus en vain, par habitude, hoche la tête à son tour.

- Oui, oui... J'en ai entendu parler, bien sûr. Mais dis-moi, vénérable moine, comment définirais-tu le karma ?

Nouveau hochement de tête d'Eizan, cette fois pour se donner le temps de répondre à cette question pour le moins ardue. Dôgen a certainement parlé du karma dans ses nombreux écrits, mais il n'a pas beaucoup étudié Dôgen, on le lui a d'ailleurs assez reproché. Et là, tout de suite, il ne parvient pas à se rappeler ce que l'abbé a bien pu dire sur le karma. Il en a

certainement parlé lui aussi et plus d'une fois, mais bon. Alors voyons, le karma... Il pourrait juste dire que nos actes, nos paroles, nos pensées, même, ont des conséquences. Parfois tragiques, parfois anodines, parfois amusantes. Mais c'est un peu plat, pas très imagé. Finalement, un autre souvenir lui revient en mémoire et voici ce qu'il répond au promeneur philosophe :

- Lorsque j'étais jeune novice, il y avait un vieux moine qui travaillait aux cuisines du temple. C'était un rude gaillard, qui n'avait pas sa langue dans sa poche. Les jeunes pousses comme moi adoraient parler avec lui et lui poser des questions, car ses réponses étaient toujours imagées, drôles, surprenantes et même un peu choquantes. Nous ne les prenions pas au sérieux et ne faisions qu'en rire. Avec lui, d'ailleurs. Je crois à présent qu'elles étaient en fait pleines de bon sens.

- Et donc, que disait-il du karma ?

- Nous lui avons posé plusieurs fois la question. Je me rappelle qu'une fois il a simplement répondu : « Si tu craches en l'air, faut pas t'étonner qu'il pleuve ! ».

- Très juste, approuve l'homme à la pipe.

- Une autre fois, il a dit : « Si tu pisses contre le vent, t'auras les pieds mouillés ! ».

- Logique imparable. Définition parfaitement claire du karma, si tu veux mon avis.

- Oui. Il y en avait d'autres, mais je préfère ne pas les répéter : un peu trop crues.

- J'imagine... murmure le promeneur.

Et, tandis qu'il s'éloigne d'un pas nonchalant, les mains derrière le dos et

sa pipe éteinte entre les dents, Eizan va aider le palefrenier et les porteurs, parvenus sur la rive, à hisser le rieur, trempé mais stoïque, sur sa monture à nouveau placide. Certes, son aide consiste essentiellement à encourager, du geste et de la voix, les quatre portefaix suant et soufflant sous la charge, prodiguant des conseils du genre « poussez par ici, tirez par là, levez de ce côté », etc. Mais, que voulez-vous, la compassion a des limites qu'un vieux moine, aussi frêle et flexible que le roseau, ne saurait dépasser sans risquer de funestes conséquences. Le Karma, toujours le Karma !

EJIRI

Si Eizan a été charmé par le panorama observé depuis la crête de Satta, il est carrément ébloui par la vue qu'il découvre en arrivant à Ejiri, vaste perspective si magnifiquement représentée par Hiroshige : au premier plan, les toits du village d'Ejiri, puis les bateaux ancrés dans le port, et la mer, bien sûr, traversée par un cortège de voiles blanches s'étirant jusqu'à l'horizon, évoquant un vol de grands oiseaux migrateurs. Au delà, la silhouette puissante des Monts Ashitaka se découpe sur un ciel doré par le soleil couchant. Peut-être l'artiste a-t-il un peu arrangé la perspective pour créer une impression d'espace plus saisissante encore ? Et peut-être a-t-il peint plus de voiles déployées qu'il n'y en avait ce jour-là ? Peu importe. Reste cette immensité qui se déploie sous nos yeux, cet air marin qui emplit nos poumons et, au delà, la lointaine promesse de ces montagnes qui semblent nous inviter à les gravir. Et voilà très exactement ce que ressent Eizan en découvrant ce paysage, que l'artiste est en train d'esquisser sous ses yeux. En effet, les deux hommes se sont rencontrés plusieurs fois sur la route du Tôkaidô, comme ici, ce jour-là, à Ejiri. Admirant tour à tour le magnifique paysage qui s'étend jusqu'à l'horizon et la représentation tout aussi magnifique qu'Hiroshige est en train d'en faire, Eizan s'en voudrait de distraire un tant soit peu l'artiste de son œuvre. C'est donc dans un silence religieux, seulement ponctué ici ou là de hochements de tête approbateurs, qu'il suit des yeux les mouvements décidés du pinceau. Mais, pour un vieux moine contraint au silence pendant de si

longues années, il est bien difficile de continuer à s'y astreindre de son propre chef, surtout quand il n'y a plus personne, ni abbé ni responsable du dojo, pour lui faire le moindre reproche. Cela commence par des remarques admiratives à peine chuchotées, comme si elles lui échappaient, du genre : « Ah oui ! Magnifique ! » ou encore : « Quelle ressemblance ! » ou même : « Encore plus beau que l'original ! ». Voyant qu'Hiroshige ne semble pas perturbé pas ces remarques, qu'il n'entend peut-être même pas, Eizan s'enhardit et engage la conversation :

- Magnifique ! Vraiment admirable ! Le paysage, le dessin... Tout !

Une petite couche supplémentaire de compliments ne peut pas faire de mal, n'est-ce pas. Sans lever les yeux de son travail, Hiroshige esquisse un sourire discret, mais ne dit mot. Il en faut plus pour décourager un vieux moine privé de conversation pendant si longtemps. D'ailleurs, une question le tracasse, qu'il a un peu de mal à formuler.

- C'est une chose curieuse... commence-t-il.

- Oui, quoi donc ? demande le peintre avec un sourire d'une bienveillance encourageante.

Eizan hésite encore, puis se lance :

- En fait... Comment dire ?

- Le plus simplement possible, c'est le mieux.

- Bon. Alors voilà : tout ce que je vois est magnifique, c'est évident. Et pourtant... Quand je regarde les montagnes, là-bas, je ne leur trouve rien de remarquable. J'en ai vues bien d'autres depuis mon départ d'Edo. Et la mer... Ressemble à la mer, toujours identique à elle-même. Et ces bateaux (dont tu as d'ailleurs augmenté le nombre) sont de simples bateaux, n'est-ce pas. Ils n'ont rien de particulier, pas plus que les toits des maisons du

village juste devant nous. Et donc...

- Et donc, tu ne comprends pas pourquoi tout cela forme un paysage aussi remarquable.

- Oui, c'est tout à fait ça !

Hiroshige pose son pinceau, embrasse du regard le vaste paysage qui s'étend devant lui, puis se tourne vers Eizan.

- C'est parce que tu concentres ton regard sur un élément en particulier, par exemple les montagnes, puis sur un autre et un autre encore. Ne crée pas de séparations. Ouvre simplement les yeux. Ouvre ton esprit à la totalité. Alors, d'un seul regard, tu pourras saisir la beauté de l'ensemble. C'est ce que je dis toujours aux élèves qui travaillent dans mon atelier. Mais les jeunes ne comprennent rien. Il faut sans cesse répéter, répéter... Epuisant !

Eizan hoche la tête, soudain pensif. C'est qu'il se rappelle, presque mot pour mot, un passage d'un des sermons de l'abbé, qu'il n'avait pas compris sur le moment : « Montagne et vallée ne sont pas séparées. Insensiblement, le flanc de la montagne s'abaisse et devient vallée. Insensiblement, le fond de la vallée s'élève et devient montagne. Pas de frontière. Une seule réalité ». Et il lui semble bien que le peintre vient de prononcer, avec ses propres mots et sous une forme plus simple, plus accessible pour l'esprit tout aussi simple d'un pauvre vieux moine, à peu de choses près le même sermon. Joignant les mains devant Hiroshige, qui n'en demandait pas tant, il le remercie chaleureusement pour ce précieux enseignement. Oui, ici, à Ejiri, le monde est vaste, illimité, et semble l'appeler, semble vouloir l'emplir tout entier, à chaque respiration. Lorsqu'il se remet en route, après un long moment de contemplation, Eizan a l'impression d'entrer lui-même

dans ce paysage, de faire à présent partie de cette éblouissante immensité.

FUCHÛ

Trois femmes de fortunes diverses. Ainsi pourrait-on intituler l'estampe consacrée à la traversée du fleuve Abe. Hiroshige y représente donc trois femmes, qui peut-être voyagent ensemble, engagées dans la traversée du fleuve à gué. La première (la moins fortunée) est juchée sur les épaules d'un porteur. La deuxième (la plus riche, sans doute) est confortablement installée dans un palanquin garni de coussins moelleux et porté par quatre hommes. La troisième, enfin, est assise sur une simple plate-forme de bambou, elle aussi portée par quatre hommes. Tels sont les trois moyens de traverser le fleuve proposés par les porteurs. Le voyageur choisit l'un ou l'autre, en fonction de ses moyens financiers. Et les plus pauvres, comme Eizan, n'ont plus qu'à se mouiller. N'ayant pas le moindre sou pour engager un passeur (lesquels sont, pour l'heure, tous sur l'autre rive), celui-ci hésite au bord de l'eau en regardant s'éloigner une vieille femme, assise sur les épaules d'un robuste porteur. Tournant la tête vers lui, elle lui lance des regards courroucés et lui adresse de grands gestes, dont il ne parvient pas à comprendre le sens. Veut-elle l'exhorter à se jeter à l'eau ? Oui, peut-être... Mais il fait bien froid et, vue sa petite taille, l'eau lui arrivera sans doute jusqu'aux épaules, voire plus haut. S'il n'est pas emporté par le courant et noyé ! D'ailleurs, il ne sait même pas nager. Comment aurait-t-il appris ? Il en est là de ses réflexions, pas encore tout à fait décidé à se mouiller, quand il voit revenir vers lui quatre passeurs portant une plate-forme vide. Ils abordent et posent la plate-forme sur la rive, juste devant lui.

- C'est ton jour de chance, saint homme, lui dit l'un d'eux. La vieille sorcière qui vient de traverser sur les épaules de mon frère nous a chargés de te faire passer de l'autre côté.

- Hélas, soupire Eizan, je ne peux pas vous payer.

- Pas la peine, c'est la vieille qui paie la traversée.

- Oh ! Dans ce cas...

Eizan s'assoit donc sur la plate-forme, que les porteurs chargent aussitôt sur leurs épaules.

- Mais quelle générosité ! s'écrie Eizan. Un seul porteur aurait suffit à transporter ma pauvre carcasse.

- Elle ne voulait pas que tu te mouilles les pieds, précise le porteur. Tu pourrais prendre froid.

- Quant à elle, ajoute un de ses compagnons, elle a dit qu'après avoir passé une bonne partie de sa vie à repiquer le riz, les pieds dans l'eau des rizières, elle ne risquait plus rien.

Alors qu'Eizan se promet déjà tout haut de la remercier chaleureusement, le troisième porteur précise :

- Tu ne la verras pas. A peine nous avait-elle donné ses ordres, qu'elle filait déjà sur la route, trottant sur ses jambes tordues comme un véritable démon.

- Elle vous a donc payés d'avance. Quelle confiance ! s'extasie Eizan.

Les porteurs éclatent de rire.

- En fait, explique le premier, elle a dit que si nous volions son argent en ne te faisant pas traverser comme elle l'avait demandé, le puissant Kami qui vit dans le fleuve nous emporterait au fond de l'eau et nous noierait tous les quatre.

- Et elle a affirmé, dit un deuxième, que pour nous punir, le Bouddha Amida refuserait alors de nous accueillir au paradis de la Terre Pure et nous enverrait croupir avec les démons des enfers.

- Elle a dit aussi, renchérit un troisième, que si nous avions le malheur de t'éclabousser pendant la traversée, les écrevisses viendraient nous pincer les orteils.

- Et aussi, ajoute le dernier avec un sourire épanoui, que les anguilles nous dévoreraient les testicules.

- Quel caractère ! s'écrie Eizan, tout aussi amusé que les quatre hommes. Mais tout de même, une bien brave femme.

Tous l'approuvent chaleureusement. Et si, un peu plus tard, ils le déposent en douceur sur l'herbe de la rive opposée et sans la moindre éclaboussure, ce n'est certes pas par crainte des menaces de la vieille dame (elle-même n'y croyait sans doute pas plus qu'eux), mais tout simplement parce qu'ils sont, eux aussi, de bien braves gens.

MARIKO

Le relais de Mariko compte un grand nombre d'auberges et autres maisons de thé. Parmi tous ces établissements, l'un des plus réputés est la Meibutsu chamise, « Maison de thé aux célèbres spécialités ». On y sert, entre autres merveilles culinaires, une soupe à l'igname qui ravit les gourmets les plus exigeants. C'est donc cette prestigieuse maison de thé que Hiroshige représente sur l'estampe consacrée à Mariko. On peut y voir, fort logiquement, deux voyageurs manger avec une évidente avidité ce que l'on suppose être la célèbre soupe. Ils sont servis par une femme portant un jeune enfant sur son dos. La patronne ou une simple employée, on ne le sait pas. On ne sait pas plus si c'est elle qui faisait le service le jour où Eizan s'arrêta à la Meibutsu chamise. S'il avait connu la réputation de cet établissement, il n'aurait sans doute pas osé s'y présenter, tout crotté qu'il était, tendant son vieux bol de moine à qui voudrait bien lui faire l'aumône d'un peu de nourriture. Mais, bien sûr, il n'en a jamais entendu parler. Il y a un seul client à table à ce moment-là, qui engloutit bol après bol de cette sublime soupe à l'igname, dont le fumet fait venir l'eau à la bouche du pauvre Eizan. L'homme, qui a l'apparence d'un marchand gras et prospère, est tout entier absorbé par son festin, arrosé de nombreuses coupes du meilleur saké proposé par l'établissement. En voyant venir vers lui le mendiant, il a un claquement de langue agacé et, après quelques secondes d'hésitation, lui fait en grommelant l'aumône... de quelques cuillerées de ce riz blanc tout simple, qu'il a délaissé pour un mets autrement plus

succulent. Eizan remercie cependant et, après avoir marmonné quelques vagues bénédictions, s'en va manger son riz (d'ailleurs excellent) à quelques pas de l'entrée de l'auberge, à l'ombre d'un arbre sous lequel il se propose de faire ensuite une petite sieste. Sitôt avalé son frugal repas, il s'étend donc dans l'herbe et s'endort comme un bienheureux. Le marchand, quant à lui, se lève de table un moment plus tard, rouge et essoufflé, rassasié jusqu'au gosier, et se remet en route, suant et rotant, marchant d'un pas lourd et quelque peu hésitant. Une fois sa petite sieste achevée et marchant, quant à lui, d'un cœur et d'un pas bien plus léger, Eizan retrouve le goinfre quelques kilomètres plus loin. Affalé sur le bord de la route, l'homme vomit à grands bruits le précieux festin qu'il a ingurgité plus tôt. Eizan reste d'abord effaré devant ce pitoyable spectacle : il n'avait jamais imaginé qu'un estomac humain pût contenir un tel volume de nourriture. L'homme est robuste, mais tout de même ! Puis, la compassion prend le dessus sur l'étonnement et il court remplir son bol d'eau fraîche au ruisseau voisin, pour en baigner le visage du malade. Assis sur le talus, blanc comme un linge, celui-ci gémit et sanglote, remerciant le saint homme qu'il a si mal traité à l'auberge. Il l'admet à présent et se repent amèrement de son égoïsme.

- Le Bouddha Amida m'a bien puni, allez ! Cette bonne soupe ainsi gâchée !

Puis, tandis qu'Eizan l'aide à se relever, il le remercie encore et appelle sur sa tête tondue la bénédiction et la protection de Kannon, bodhisattva de la grande compassion. Eizan ne juge pas utile de lui expliquer que le Bouddha Amida ne punit ni ne récompense personne. Les actions des hommes ont des conséquences, bonnes ou mauvaises (eh oui, encore le

karma) et tous les Bouddhas du cosmos, passés, présents et à venir n'y peuvent rien changer. Dans le cas présent, le marchand trop gourmand s'est puni lui-même. Tout au plus peut-on imaginer que, s'il avait partagé son festin (par exemple avec Eizan), son estomac moins rempli aurait mieux digéré. Quant à la protection de Kannon, il ne faut pas y compter. Sa mission sur terre consiste uniquement à aider les pauvres humains, ballottés par les vagues de la mer des souffrances, à atteindre l'autre rive. Celle de l'éveil, du satori. Et bon, s'il faut en croire l'abbé, ce brave bodhisattva ne s'est pas encore penché sur le cas Eizan. Mais qui sait, un jour peut-être...

OKABE

Pour les voyageurs, le franchissement du col du Mont Utsu représente ici une étape difficile, voire périlleuse. En effet, à la raideur de la pente vient s'ajouter l'étroitesse du chemin, qui se faufile dans une gorge encaissée, le long d'un torrent impétueux. Malheur à celui qui viendrait à glisser, le courant l'emporterait aussitôt ! Et ce n'est pas tout. Il faut encore se méfier des brigands. On ne compte plus le nombre d'honnêtes voyageurs détroussés, ou même assassinés, au détour de ce chemin. Dans l'estampe qu'il lui a consacré, Hiroshige restitue à la perfection l'atmosphère sombre, inquiétante, de ce passage hélas incontournable du Tôkaidô. Par contre, Eizan ne ressent pas du tout la même impression en montant vers le col. Le torrent lui semble plus joyeux qu'inquiétant et, si la montée est raide, le moins qu'on puisse dire est qu'il n'est pas lourdement chargé. Quant aux brigands, il n'en a jamais entendu parler. Aussi n'est-il ni surpris ni effrayé, en voyant un homme sortir du couvert des arbres pour venir à sa rencontre. Il ne voit là que l'occasion de bavarder un moment avec un autre voyageur. Mais l'homme qui s'approche, modestement vêtu et ne portant aucun bagage, ne semble pas aussi satisfait de la rencontre.

- Malheur ! s'écrie-t-il en levant les bras au ciel. Un moine pouilleux ! C'est bien ma veine !

Puis, avec un haussement d'épaules fataliste, il sort de sa manche un couteau manifestement émoussé par un usage fréquent (on n'ose imaginer lequel).

- Voyons tout de même ce qu'on peut en tirer, soupire-t-il.

Se plantant devant Eizan qui, si naïf soit-il, commence à douter de ses bonnes intentions, il brandit le couteau sous son nez et gronde :

- Allons vieillard, donne-moi une seule bonne raison pour ne pas te tuer !

Eizan réfléchit quelques secondes.

- Désolé, mais je n'en vois aucune.

- Bien sûr, se moque le brigand, que tu vives ou que tu meures, peu importe n'est-ce pas ?

Eizan est bien obligé de reconnaître que, mesurée à l'échelle du cosmos, sa vie n'a en effet aucune importance.

- Et de toute façon, renchérit le brigand, tu es persuadé d'aller au paradis en mourant !

Eizan esquisse une moue dubitative :

- Le paradis, l'enfer... Ces choses-là n'existaient pas dans l'ancien temps. Pourquoi existeraient-elles maintenant ? Non, je n'y crois pas vraiment.

Le brigand commence à s'impatienter.

- Alors quoi ? Penses-tu connaître une renaissance heureuse, dans ce monde ou dans un autre ?

- Ça non plus, je n'y crois guère, soupire Eizan.

- Ou bien espères-tu atteindre, en mourant ici saigné comme un porc, l'éveil suprême ? Le nirvana ?

Ici, Eizan ne peut s'empêcher de sourire en repensant à l'abbé, qui doutait fortement de sa capacité à atteindre un jour quelque forme d'éveil que ce soit.

- Non, non. Tout cela n'est pas pour moi. Je ne suis qu'un pauvre moine.

- C'est bien ce que je te reproche ! Pourquoi te laisserais-je vivre si tu ne

me rapporte rien ?

- Oui je comprends. Mais me tuer ne vous rapportera rien de plus.

- C'est vrai aussi, admet le brigand. Mais je suis un voleur, il faut bien que je te vole. N'as-tu vraiment rien à me donner ?

Ecartant les bras, Eizan montre son kolomo élimé, son kesa qu'il a cousu lui-même, comme le veut la tradition, en assemblant des bouts de tissu mis au rebut, ses vieilles sandales en paille de riz. Puis, il montre le contenu de son sac : quelques feuilles de papier, un bâton d'encre, un pinceau qui perd ses poils...

- Décidément, soupire le brigand, je crois que je suis plus riche que toi. Je suis mal tombé, c'est tout. J'aurai peut-être plus de chance la prochaine fois.

Puis, voyant le bol qu'Eizan tend vers lui :

- Bah ! Un vieux bol en fer blanc tout cabossé ! Que veux-tu que j'en fasse ?

Mais Eizan insiste. Le brigand commence à comprendre.

- Non, tu ne veux tout de même pas...

Eizan hausse les épaules avec un bon sourire :

- Je suis un moine mendiant, il faut bien que je mendie.

- Oui, oui, bougonne le brigand en rangeant son couteau. Moi je vole, toi tu mendies. Ce n'est vraiment pas mon jour !

Après avoir fouillé ses poches, il jette quelques pièces dans le bol que tend toujours Eizan.

- Et je suppose que ma stupide générosité ne me rapportera aucun mérite, dans cette vie ou dans une autre.

- Qui sait... marmonne Eizan en rangeant son bol, après avoir prestement

escamoté les pièces.

- C'est ça, qui sait, en effet. Allez file ! Et ne t'arrête pas à l'auberge du col. La nourriture y est infecte et le patron est plus voleur que moi.

Après avoir salué respectueusement le généreux brigand, Eizan file sans demander son reste. En parvenant enfin en vue du col, il voit venir dans l'autre sens un riche marchand à cheval. Voulant le mettre en garde contre la mauvaise rencontre qu'il risque de faire un peu plus bas, il l'interpelle et s'approche. Mais le marchand, croyant sans doute qu'il veut lui demander l'aumône, le chasse d'un geste impatient de la main, comme il le ferait d'un insecte importun. Eizan comprend, hausse les épaules et passe son chemin.

- Sans doute sera-t-il plus généreux avec le brigand, pense-t-il tout haut avec un sourire malicieux. Et qui sait si le don qu'il lui fera ne lui apportera pas de grands mérites ? Oui, qui sait...

NISSAKA

Au premier plan de l'estampe consacrée au relais de Nissaka, qu'il n'a d'ailleurs pas représenté ici, Hiroshige a peint une grosse pierre, qui semble avoir roulé du haut de la colline escarpée que gravit la route, pour s'arrêter juste au milieu de celle-ci. Plusieurs voyageurs sont rassemblés autour de cette pierre et l'examinent avec beaucoup d'intérêt. C'est qu'il s'agit d'une des curiosités les plus célèbres du Tôkaidô : Yonaka Ishi ! Que l'on traduit parfois, un peu librement, par « la pierre qui pleure la nuit ». En effet, Yonaka Ishi abriterait, selon la légende, l'esprit d'une femme enceinte assassinée ici par des brigands. Depuis ce jour, la pierre pousserait toutes les nuits des gémissements à fendre l'âme. Et justement, la nuit est bien près de tomber quand Eizan arrive au pied de la colline. L'heure est un peu tardive pour gravir celle-ci et il n'en a pas le courage. Tant pis. La température est douce, il passera la nuit ici, à la belle étoile. Contournant la grosse pierre dont il ne connaît pas l'histoire, il va s'étendre à quelques mètres de là, au pied d'un vénérable pin encore plus voûté que lui par les ans. Il s'installe aussi confortablement que possible et, couché sur la mousse tendre, regarde entre les branches du pin les étoiles s'allumer une à une dans le ciel. A présent, la nuit est tombée et le sommeil ne tardera pas à le gagner. Une douce brise chante dans l'air qui embaume. Non, à vrai dire, elle ne chante pas. On dirait plutôt qu'elle gémit, qu'elle se lamente. Sans doute le vent dans les branches des arbres. Oui mais, justement, il n'y a pas un souffle de vent. Et cette plainte lugubre ne vient pas des arbres.

Eizan se redresse, tend l'oreille pour essayer de localiser l'origine de ce phénomène troublant. Cela semble bel et bien venir de cette grosse pierre qui encombre le chemin. Il se lève et s'en approche sur la pointe des pieds, pas très rassuré mais tout de même curieux. Il n'ose pas coller son oreille contre la pierre, mais il n'y a aucun doute, c'est bien elle qui gémit. Eizan est tenté un instant de faire demi-tour et de prendre la fuite, quitte à gravir la colline dans l'obscurité. Mais, tout compte fait, les gémissements déchirants poussés par cette étrange pierre sont plus pitoyables qu'effrayants. Ils expriment un tel désespoir, une souffrance si aiguë, qu'il ne peut s'empêcher de poser sur elle une main d'abord hésitante, puis doucement apaisante. Si tant est qu'il soit possible de rassurer une pierre et plus encore de la consoler du mystérieux chagrin qu'elle éprouve. Et, en effet, cela semble bel et bien possible. La pierre continue à se lamenter, certes, mais avec moins de force, et ses gémissements se transforment peu à peu en soupirs. Si bien qu'Eizan en arrive à la prendre dans ses bras pour la bercer tendrement, comme un bébé qui aurait fait un cauchemar et qu'il voudrait aider à se rendormir. En réalité, vu le poids de la pierre, c'est plutôt lui qu'il berce, mais le résultat est le même. Il la garde longtemps enlacée, murmurant à son oreille de granit des paroles apaisantes, lui chantant même, d'une voix très douce, les berceuses que lui chantait autrefois sa mère et qu'il croyait bien avoir oubliées. Quand il finit par s'endormir, la tête appuyée contre la pierre, celle-ci a cessé de gémir depuis longtemps déjà et semble enfin avoir trouvé le repos.

Au lever du jour, quelques voyageurs matinaux partis de Nissaka sont un peu surpris de voir un vieux moine s'incliner, les mains jointes, devant la célèbre « pierre qui pleure la nuit » et même lui adresser un signe amical

de la main, au moment de se mettre en route. Ils le saluent en le croisant, tout en lui jetant des regards soupçonneux : peut-être un ermite, au cerveau dérangé par de trop longues années de solitude. Peu importe. A compter de ce jour, Eizan s'efforcera, autant que possible, de ne pas marcher sur les pierres du chemin (du moins celles qui lui sembleront être les plus remarquables, les plus « vivantes »), ainsi que sur les fleurs, les insectes, les limaces, etc. Ce qui donnera à sa démarche une allure hésitante, désordonnée, qui fera souvent rire les enfants et soupirer les adultes, qui hocheront la tête en se frappant discrètement la tempe du bout de l'index. En réalité, cette nuit-là, Eizan a réalisé que l'esprit était en toutes choses, que la vie était en toutes choses, qu'elles soient animées ou inanimées, animales, végétales, minérales même, et qu'ainsi toutes choses méritaient son respect et sa compassion. Et qui donc pourrait lui donner tort ? Nous autres humains, ne sommes-nous pas, tous autant que nous sommes, d'éphémères gouttes de rosée ? De frêles brins d'herbe soufflés par le vent ? De pauvres pierres roulées par le torrent de la vie ? Oui, en vérité, nous ne sommes rien de plus que cela : des pierres qui pleurent la nuit. Yonaka Ishi !

KAGEGAWA

Sur le pont qui permet de traverser le fleuve Shioi, deux voyageurs saluent bien bas un moine richement vêtu, un abbé peut-être, suivi de son serviteur. Au loin, le dos semblant courbé dans un même mouvement, des paysans travaillent dans les rizières. Tout au fond, la silhouette sombre du mont Akiba se découpe sur un ciel sans nuages. Deux cerf-volants s'élèvent dans le ciel. L'un d'eux, emporté par le vent est déjà très haut et ne sera bientôt plus qu'un point à peine visible. Sur le pont, l'enfant qui l'a laissé échapper lève les bras au ciel, impuissant, et pleure la perte de son jouet préféré. Le moine s'arrête près de l'enfant et lui tapote l'épaule de son éventail replié pour attirer son attention. L'enfant lève des yeux encore noyés de larmes vers le visage impassible du moine. Celui-ci lui explique posément qu'il est futile de pleurer la perte d'un objet que l'on croyait sien, puisque rien ne nous appartient réellement, pas même notre propre corps, qui retournera à la nature. Puis il ajoute que, de même que le vent a emporté le cerf-volant, le temps emportera nos rêves, nos illusions, nos désirs. Car rien n'est immuable, éternel. Tout passe. C'est pourquoi, conclut-il, si l'on veut apaiser ses souffrances, atteindre la sagesse et connaître le vrai bonheur, il ne faut s'attacher à rien, puisque tout nous sera enlevé. Arrivé à la fin de cette tirade, le moine constate que l'enfant, toujours reniflant et sanglotant, continue à suivre des yeux la fuite de son cerf-volant. Il se détourne avec un haussement d'épaules et poursuit son chemin. Croisant Eizan, il hausse imperceptiblement le sourcil en voyant

son kolomo tout crotté, son kesa délavé par le soleil, et répond à son salut respectueux par un hochement de tête un peu sec. Traversant le pont, Eizan s'approche à son tour de l'enfant. Il regarde le ciel, l'enfant, puis de nouveau le ciel, et comprend le drame qui se joue ici. Posant une main compatissante sur l'épaule de l'enfant, il pousse un soupir navré et hoche la tête en silence. Tous deux regardent sans un mot le cerf-volant s'élever toujours plus haut, puis se fondre dans le bleu infini. Alors, Eizan agite la main joyeusement vers le ciel, comme pour souhaiter au fugueur un heureux voyage. Puis, se tournant vers l'enfant avec un bon sourire :

- Après tout, un cerf-volant est fait pour voler. C'est bien ainsi. Maintenant, voyons un peu...

Fouillant dans le sac qu'il porte en bandoulière, il en sort une feuille de papier de riz aussi diaphane qu'une aile de papillon. L'enfant, qui a déjà compris ce qu'il veut en faire, a retrouvé le sourire. Dès lors, ils ont vite fait d'assembler, avec deux tiges de bambou ramassées sur la rive et un peu de ficelle, un nouveau cerf-volant, aussitôt lancé vers le ciel. Tout en aidant son compagnon de jeu à manœuvrer le jouet malmené par le vent, Eizan se demande ce que dirait l'abbé s'il le voyait ainsi. Sans doute lui reprocherait-il, une fois de plus, de perdre son temps. « Va à Kyôto ! Va à Kyôto ! » Est-ce vraiment une perte de temps ? Peut-être, mais Eizan s'en moque bien. A cet instant, l'important à ses yeux est le sourire retrouvé de l'enfant. Car bien sûr, il le sait, un jour tout lui sera enlevé.

FUKUROI

Lorsque le peintre Hiroshige passa à Fukuroi, il s'arrêta, comme d'autres voyageurs avant lui, à la maison de thé en plein air qu'il devait ensuite représenter pour illustrer ce relais qui, en lui-même, ne présentait aucun intérêt particulier. La « maison de thé » en question n'est qu'une simple hutte en roseaux posée au bord de la route, à quelques centaines de mètres du relais, signalé par un écriteau en bois. Tandis que l'artiste esquissait à grands traits quelques croquis, qui lui serviraient plus tard de base pour réaliser l'estampe consacrée à Fukuroi, la patronne du relais, tout en touillant sa marmite de riz, lui raconta l'histoire de ce vieux moine pauvre qui parlait aux oiseaux. Eizan, on l'aura deviné. Lorsque celui-ci s'arrête à la maison de thé, il est le seul client. « Et quel client ! » se lamente intérieurement la patronne, en voyant son air misérable. Comme s'il avait voulu confirmer cette première impression, Eizan tend bientôt son vieux bol, pour demander l'aumône de quelques grains de riz. La patronne est brave et lui en sert une pleine louche. Eizan va s'asseoir un peu à l'écart et commence à manger de bon appétit. A peine a-t-il commencé son repas, qu'un petit oiseau vient se poser sur l'écriteau annonçant la proximité du relais de Fukuroi et commence à pépier gaiement. Charmé par ce récital improvisé, Eizan se rappelle les longues heures qu'il a passées à entretenir les jardins du temple. Combien de fois, en ce temps-là, lui a-t-on reproché de perdre son temps à regarder passer les nuages dans le ciel, à respirer le parfum des fleurs, de l'herbe fraîchement coupée, ou à écouter, le nez en

l'air, le chant des oiseaux qui se répondent d'un arbre à un autre ! Et même si, alors, il lui fallait accepter ces reproches en baissant la tête, arborant une mine un peu honteuse, il n'avait cependant pas l'impression de perdre son temps. L'abbé n'avait-il pas prêché bien souvent l'amour de toutes les créatures vivantes, tant animales que végétales, que rien ne séparait objectivement des humains ? Et le premier des quatre vœux du Bodhisattva, le plus important disait-on, n'était-il pas d'aider tous les êtres sensibles à s'éveiller ? Comment les aider si l'on passait son chemin sans rien voir, sans rien entendre, tout occupé de soi-même et de son propre éveil ! C'était à n'y rien comprendre. Heureusement, ce jour-là, il n'y a personne pour lui faire ce genre de reproches. Et si la patronne de la maison de thé sourit en le voyant parler à l'oiseau et siffler pour tenter d'imiter son chant (lequel oiseau semble d'ailleurs lui répondre), ce n'est pas un sourire moqueur. Avant de finir son bol de riz, à présent froid, Eizan en offre quelques grains à son nouvel ami ailé et se remet en route.

- Et alors, dit la patronne à Hiroshige, qui écoute distraitement son histoire, l'oiseau a pris son envol et a suivi le vieux moine, virevoltant joyeusement à quelques mètres au-dessus de sa tête. Et ma foi, en les entendant siffler et chanter, et même parler, oui monsieur, je ne savais plus distinguer la voix de l'homme de celle de l'oiseau. Jusqu'à ce qu'il disparaissent au loin.

- Sans doute l'animal espérait-il recevoir encore à manger, dit le peintre avec un haussement d'épaules indifférent.

- Certainement pas. Voyez-vous, cet oiseau était un habitué de la maison. C'était devenu une sorte d'attraction. Il venait chaque jour chanter devant les clients et presque tous lui offraient quelques grains de riz pour le

récompenser. Mais il n'en a jamais suivi aucun. A part ce vieux moine. Et il n'est jamais revenu, non, jamais. Je me dis parfois qu'ils ont dû continuer à cheminer ensemble. Pourquoi pas ?

Par la suite, Hiroshige représentera la maison de thé proche du relais de Fukuroi telle qu'il l'avait vue lorsqu'il s'y était arrêté. Sous le grand cryptoméria, la patronne attise le feu sous la bouilloire pour faire chauffer l'eau du thé. Un voyageur, accompagné de ses deux porteurs, attend en fumant sa pipe, confortablement assis sous le toit de roseaux de la cabane. Au second plan, on aperçoit les toits des maisons de Fukuroi. Sur la droite de l'image, l'écriteau annonçant le nom du relais. Bien que l'estampe ait été réalisée avec tout le soin dont l'artiste était capable (et tout le talent qu'on lui reconnaissait déjà), il en restait secrètement mécontent. Plus tard, bien plus tard, il ajouta le petit oiseau chanteur perché sur l'écriteau. Il lui parut alors évident, bien qu'il n'aurait su expliquer pourquoi, que toute la scène, jusque là figée, accédait soudain à la vie.

MAISAKA

En arrivant au relais de Maisaka, Eizan découvre à peu de choses près le paysage représenté par Hiroshige : la mer, bien sûr, avec au loin quelques voiles en route vers le relais d'Arai, sur la droite, le lac côtier Hamamatsu, ouvert sur la mer de ce côté et bordé de montagnes sur ses autres côtés, et au premier plan, la plage. Sur la plage, curiosité également représentée par l'artiste, une rangée de poteaux de bois, alignés comme à la parade, depuis le bord de la mer jusqu'en haut de la plage. Eizan trouve cette disposition étonnante. Si ces poteaux servent à amarrer les bateaux qui font la traversée, pourquoi sont-ils plantés perpendiculairement à la côte et non parallèlement à celle-ci ? Les premiers ont à peine le pied dans l'eau à marée haute. Quelle peut bien être la fonction de ces poteaux si impeccablement alignés ? Un vieux pêcheur fumant sa pipe au bord de l'eau lui fournit la clé du mystère. Le lac Hamamatsu était autrefois séparé de la mer par une large bande de terre, qui permettait ainsi de suivre la côte jusqu'à Arai. Mais, un jour, la terre trembla. La mer en furie bouillonna, submergea cette langue de terre, qui s'effondra et disparut sous les eaux. Il faut savoir qu'à l'époque une garnison de quelques dizaines de soldats était chargée de veiller sur cette digue naturelle, qui représentait un passage bien pratique. L'officier qui la commandait, fou de rage, refusa d'accepter la cuisante défaite infligée par la mer déchaînée et le déshonneur qui s'ensuivrait fatalement. Il n'y avait que deux voies possibles pour lui : le suicide rituel, seppuku, ou le combat à mort. Il était soldat, il choisit de

combattre. Vêtu de sa plus belle armure, il passa en revue une dernière fois ses hommes, alignés sur la plage au garde-à-vous, et descendit vers la mer d'un pas décidé. Sitôt entré dans l'eau, il dégaina son sabre et, frappant les vagues de tous côtés en poussant des cris guerriers, s'enfonça dans la mer. Laquelle l'engloutit, sans doute avec une suprême indifférence.

- Quel courage ! S'écrie le vieux pêcheur, avec un hochement de tête admiratif.

Se gardant de faire le moindre commentaire sur le comportement de l'officier (mais il n'en pense pas moins), Eizan lui demande quel rapport cela peut bien avoir avec les poteaux de bois. L'explication le laisse pantois. Les soldats au garde-à-vous sur la plage, n'ayant pas reçu de leur officier l'ordre de rompre les rangs, ne bougèrent pas d'un pouce. Les heures passèrent. Lourdement harnachés, armure, casque, bouclier, et immobiles sous un soleil brûlant, ils tombèrent l'un après l'autre, frappés d'insolation ou morts d'épuisement. Aucun d'eux n'en réchappa. Mais aucun n'avait désobéi, aucun n'avait abandonné son poste. « Merveilleux sens de la discipline ! » dixit le vieux pêcheur. En revanche, il ne se rappelle pas pourquoi on a planté un poteau de bois à l'emplacement qu'a occupé chacun de ces braves soldats. Etait-ce pour garder vivace le souvenir de leur loyauté ? Ou était-ce pour que, symboliquement représentés par autant de poteaux de bois solidement plantés dans le sable, ils continuent à obéir fidèlement, jusque par delà la mort, à l'ordre donné par leur officier ? Ainsi, leur honneur de soldats est sauf ! Oui, c'est sûrement pour cela ! Eizan en doute, mais ne dit rien. Il espère au contraire que ces poteaux évoquent simplement le souvenir de pauvres soldats, morts ici pour n'avoir pas osé désobéir à l'ordre absurde d'un officier fou

d'orgueil. Se détournant avec un haussement d'épaules désabusé de ce triste monument, il salue de la main le vieux pêcheur et part à la recherche d'un batelier qui accepterait, par compassion, de lui offrir la traversée jusqu'au relais d'Arai.

FUTAKAWA

Hiroshige a intitulé l'estampe consacrée au relais de Futakawa : Le relais des singes. Il y représente l'entrée du relais et trois joueuses de shamisen qui se dirigent vers celui-ci. Le paysage alentour n'est qu'une lande grise, aride et quasiment désertique. Ce faisant, l'artiste n'a pas représenté les lieux tels qu'il les a vus, mais a illustré la légende qui entoure l'endroit. Plus qu'une légende, une histoire authentique, selon le patron du relais, qui tient à préserver la réputation magique de son établissement. A l'époque des faits, donc, le relais de Futakawa, tout entouré d'arbres et de buissons fleuris, est niché au cœur d'un paysage de douces collines verdoyantes. L'établissement est réputé pour sa spécialité de kashiwa mochi, délicieux gâteaux de riz glutineux. Un matin, alors que ces merveilles achèvent justement de cuire à la vapeur, trois joueuses de shamisen se présentent à l'entrée du relais, peu fréquenté en cette fin d'été. Se fiant à leur âge avancé, à la pauvreté évidente de leurs vêtements et à l'état pitoyable de leurs instruments de musique, pour ainsi dire usés jusqu'à la corde, le patron ne les accueille pas avec beaucoup d'empressement. Mais un client est un client, même s'il n'est pas bien riche. Hélas, c'est pire que ce qu'il imaginait : elles n'ont pas un sou vaillant. Plus encore : ne doutant de rien, ces trois effrontées désirent goûter à la délicieuse spécialité de la maison, proposant pour tout paiement de régaler le patron de leur propre spécialité : la musique. Si au moins elles étaient jeunes et jolies, elles pourraient offrir un spectacle attrayant, qui ravirait la clientèle normale,

c'est à dire payante. Mais non, même pas : vieilles et laides !

- Quel toupet ! s'écrie l'aubergiste. Mes gâteaux sont trop raffinés pour de misérables saltimbanques ! Allez ! Passez votre chemin !

- Soit ! dit la plus âgée en s'asseyant devant l'entrée du relais. Nous jouerons tout de même, mais pas pour toi.

- Non, non, pas pour lui ! ricanent les deux autres avec des sourires édentées.

- Faites ce que vous voulez, mais vous n'entrerez pas chez moi, conclut le patron en rentrant dans son établissement.

Sans même prendre le temps d'accorder leurs instruments, si tant est qu'ils puissent l'être vu leur état, les trois femmes commencent à jouer, pas si mal d'ailleurs, des airs de plus en plus entraînants. Mais, peu à peu, la musique devient moins harmonieuse, plus discordante, et bientôt court, s'emballe, galope sur un rythme endiablé. Et voilà qu'elles se mettent à chanter. Les paroles sont incompréhensibles, les voix éraillées, criardes.

- Arrêtez, c'est horrible, gémit le patron en sortant sur le seuil, les mains sur les oreilles. Vous appelez ça chanter ? On dirait des cris de singe !

- Oui, oui ! ricanent les trois sorcières. Regarde !

Et en effet, arrivant de partout, des hordes de singes convergent vers le relais, ravageant tout sur leur passage, piétinant l'herbe, dévorant les buissons, les feuilles des arbres auxquels ils se suspendent, et surtout, oui, surtout, s'engouffrant dans l'auberge pour engloutir à pleines poignées les délicieux mochis.

- Arrêtez ça, par pitié ! sanglote le patron, pleurant sa précieuse marchandise.

Mais rien à faire, les trois musiciennes poursuivent leur chahut endiablé,

chantant encore plus fort et encore plus mal, semble-t-il.

- Je vous en prie, supplie le patron en se prosternant devant elles. Je ferai d'autres gâteaux et vous pourrez en manger autant que vous voudrez.

Sur ces mots, la musique s'arrête d'un coup.

- Ah ! dit la première.

- Oh ! dit la deuxième.

- Alors... dit la troisième.

La musique reprend. Mais, cette fois, c'est un air très doux, léger, paisible. Une caresse. Les singes dressent l'oreille, écoutent, sous le charme, et moitié bondissant, moitié dansant, s'éloignent joyeusement et disparaissent bientôt. S'il faut en croire l'histoire (ou la légende), les trois sorcières, car c'étaient évidemment des sorcières, dévorèrent à elles seules autant de gâteaux que les singes. Mais qu'importe. A partir de ce jour, le relais de Futakawa fut encore plus célèbre, devenant une étape incontournable du Tôkaidô. Et, bien entendu, tous les voyageurs qui s'y arrêtaient réclamaient les délicieux gâteaux qui avaient fait sa réputation et qu'on appelait désormais « gâteries de singes ».

YOSHIDA

Pour rejoindre la ville de Yoshida, le voyageur traverse le fleuve Toyo en empruntant un des rares ponts construits sur la route du Tokaïdo. C'est qu'ici le fleuve est bien trop profond pour qu'il soit possible de le traverser à gué. Quand Eizan arrive au bord du fleuve, il s'arrête un instant pour contempler le paysage. Sur le pont, qu'il traversera dans quelques instants, chemine le long cortège d'un daimyo (oui, toujours le même, semble-t-il) qui se dirige vers Yoshida. On peut déjà voir les premières maisons, sagement alignées sur l'autre rive. Sur celle où il se trouve encore, l'imposant château des seigneurs Imagawa, entouré ce jour-là d'échafaudages en bambou, sur lesquels des ouvriers travaillent à la réfection des murs. Le nez en l'air, Eizan regarde ces funambules marcher sur les bambous, qui plient légèrement sous leur poids, et admire leur étonnante agilité. Il serait bien incapable d'en faire autant ! La seule fois où il est monté sur le toit du temple pour en balayer les aiguilles de pin, il est resté tétanisé par le vertige, cramponné au manche de son balai, et deux jeunes novices ont dû l'aider à descendre, le guidant pas à pas comme on guide un aveugle ou un infirme. Infirme, il l'était quasiment, tant ses jambes tremblaient. Et comme il gardait les yeux obstinément fermés... aveugle aussi. Conformément aux préceptes que les moines s'efforcent de respecter (entre autres ne pas tuer, ne pas voler, ne pas être médisant ou méprisant) on ne se moqua pas de lui ouvertement. Mais il est des regards, des sourires en coin, qui ne trompent pas. N'étant pas, quant à lui, d'une

nature envieuse, il suit sans la moindre once de jalousie les évolutions de ces acrobates, appréciant tout particulièrement la vivacité d'un jeune apprenti, qui semble défier à chaque instant la pesanteur. Sautillant d'un bambou sur un autre, grimpant avec la légèreté, l'agilité d'un écureuil, il s'élève toujours plus haut, tendant ses mains comme s'il voulait toucher le ciel du bout des doigts ou caresser les oiseaux qui passent au-dessus de lui.

- Regardez ! crie-t-il à ses compagnons, qui secouent la tête avec des mines navrées (Jeune fou ! Quel enfant!). Regardez ! Je suis un oiseau ! Je vole ! Je vole !

Et de fait, tandis que des nuées de petits passereaux aux couleurs chatoyantes volettent autour de lui en piaillant, semblant le narguer comme autant d'espiègles kamis des airs, il s'élance d'un bambou pour se rattraper adroitement sur un autre, puis sur un autre encore, passant d'un barreau à l'autre de l'échafaudage, jusqu'à en atteindre le point le plus haut. Levant alors les yeux vers le ciel, il voit passer un vol pressé de grues cendrées filant vers le sud, vers le soleil.

- Oh ! s'écrie l'apprenti. Attendez-moi ! Attendez ! Je viens avec vous ! J'arrive ! J'arrive !

Quand il plonge dans le vide, les bras étendus comme des ailes déployées, Eizan croit un instant voir se découper sur le bleu du ciel la silhouette d'un grand oiseau. Mais ce n'est qu'un enfant, qui tombe en planant vers le fleuve. Tandis que ses compagnons dévalent lourdement les barreaux de l'échafaudage pour aller à sa recherche, plus précisément à la recherche de son corps, Eizan n'a pas bougé. Les yeux fermés, il revit avec horreur l'instant où il a vu cette jeune femme se jeter dans le vide, au relais de Kanagawa. Mais bientôt, alerté par des cris insolites, il rouvre les yeux,

lève la tête et voit s'élever dans le ciel une mouette rieuse, qui survole tout ce petit monde affolé en poussant des cris aigus (joyeux ou moqueurs, difficile à dire), avant de filer à tire d'ailes à la poursuite des grues. Est-ce un simple oiseau, qui se rit ainsi de la lourdeur des pauvres humains ? Ou bien serait-ce le jeune apprenti, dont une étonnante métamorphose a soudain réalisé son rêve d'envol ? Il y a bien des phénomènes inexplicables dans la vie. La vie elle-même n'est-elle pas un phénomène inexplicable ? Ne sachant à quoi s'en tenir, Eizan préfère opter avec bienveillance (et pour tenter d'effacer le souvenir terrible de la jeune désespérée) pour la seconde hypothèse. Après tout, les oiseaux volent, les papillons aussi et les chauves-souris... On raconte même qu'il existe, dans de lointaines contrées, des écureuils volants. Et des poissons ! Alors, pourquoi pas des apprentis ? D'ailleurs, s'il était tombé dans le fleuve, on aurait entendu un plouf retentissant. Ou des bruits de branches cassées s'il s'était écrasé sur la berge. Pas tout à fait convaincu par ces arguments, il préfère tout de même ne pas connaître le résultat des recherches. Avant de reprendre la route, à tout hasard, il salue de la main l'oiseau moqueur et le regarde s'élever toujours plus haut, à grands battements d'ailes, vers le chaud soleil de cette radieuse journée. Rêve ? Réalité ? Rêve réalisé ? Qui sait ? Bien sûr, à l’époque qui est la sienne, il ne peut imaginer qu'un jour viendra où les hommes voleront plus haut et plus vite que les oiseaux. Qu'ils franchiront les limites du ciel. Qu'ils iront même jusqu'à la lune. Oui, jusqu'à la lune ! Sans pour autant, hélas, parvenir à acquérir la profonde sagesse dont celle-ci reste le symbole éternel.

GOYU

Tout le monde sait que le relais de Goyu est connu pour le grand nombre de prostituées de tous âges qui y exercent leur métier, que l'on dit fort ancien et, selon certains hommes (essentiellement leurs clients), aussi respectable que d'autres. Mais il est également bien connu que, la concurrence étant rude et l'offre très supérieure à la demande, ces dames et demoiselles n'hésitent pas à se disputer âprement et en pleine rue les quelques clients potentiels de passage. C'est une de ces scènes, d'ailleurs inspirée du roman satirique de Jippensha Ikku, qu'a représentée Hiroshige : deux jeunes femmes, servantes d'auberges, prostituées ou les deux à la fois, tentent d'attirer par la force vers leurs établissements respectifs deux malheureux voyageurs, qui résistent tant qu'ils peuvent. Passant à Goyu à la tombée de la nuit, Eizan assiste au même genre de spectacle navrant. Deux jeunes femmes, qui elles ont tout à fait l'air de prostituées, se disputent sans vergogne un passant assez jeune et d'allure aisée (le client idéal), s'accrochant à ses vêtements, le tirant chacune de son côté en se traitant mutuellement de voleuse, de traînée, de roulure et autres noms charmants. N'écoutant que son courage, Eizan porte immédiatement secours au malheureux, menacé d'être proprement écartelé.

- Allons mesdemoiselles, s'écrie-t-il, un peu de tenue ! Vous voyez bien que vous embarrassez ce pauvre garçon.

Les deux filles lâchent le « pauvre garçon », qui leur semble tout de même afficher une bonne vingtaine d'années, et se tournent vers Eizan, qui

arrive en trottinant, l'air navré mais faisant en même temps des gestes apaisants de la main, comme on s'efforce de calmer un enfant capricieux ou un animal un peu trop nerveux.

- De quoi te mêles-tu, moine pouilleux ? demande la plus effrontée des deux, qui bien sûr est aussi la plus jolie.

Arborant le sourire bienveillant d'un bon grand-père, Eizan explique :

- Ce jeune homme voyage avec moi. Je le conduis de ce pas au temple de Yakushi, où il va prendre refuge dans les trois trésors, c'est à dire être ordonné moine, tout comme moi. Avec l'impatience de la jeunesse, il m'a distancé, mais nous voilà à nouveau réunis. Juste à temps, semble-t-il !

- Pourquoi cela ? demande l'effrontée. Quel mal y aurait-il, au contraire, à ce qu'il prenne un peu de bon temps avant d'aller s'enfermer dans ce temple ?

Eizan se redresse, la mine sévère :

- Ma fille ! Pour recevoir l'ordination, son corps doit être pur, son esprit sans tâche !

Entrant dans le jeu d'Eizan, le soi-disant impétrant baisse la tête, l'air modeste, se retenant pourtant d'éclater de rire.

- Bah ! Voilà qui ne fait pas mon affaire, se plaint la fille.

- Ni la mienne, soupire son adversaire, qui semble trouver le jeune homme à son goût.

Eizan hoche la tête.

- Je comprends votre déception. Oui, bien sûr... Aussi, pour que vous n'y perdiez pas trop, je vous propose de prendre sa place et d'aller avec l'une de vous, charmantes demoiselles. Ou même avec les deux, pourquoi pas ? Ne vous fiez pas aux apparences, j'en suis fort capable.

Les deux filles le regardent de haut en bas, semblant se demander si sous cette apparence austère ne se cacherait pas un de ces moines paillards et passablement fortunés, que le petit peuple aime à brocarder.

- Après tout, dit l'effrontée avec un haussement d'épaules, un client est un client. Mais pourquoi aurais-tu le droit de faire ce qui lui est interdit ?

- C'est que je suis moine, alors qu'il ne l'est pas encore.

- Et après ?

- Le Bouddha Shakyamuni a dit que les moines pouvaient aller avec les prostituées...

- A la bonne heure !

- Mais, bien sûr, qu'ils ne devaient pas payer leurs services. Seulement les accepter avec humilité comme un don généreux.

Les filles lèvent en même temps les bras au ciel en poussant de hauts cris (« Travailler gratis et puis quoi encore ! ») et affublent moine et futur moinillon de toutes sortes de noms d'oiseaux. Ceux-ci se sauvent à toutes jambes, mais en riant de bon cœur, tandis que ces dames leur jettent de la terre, des cailloux et même quelques poignées de crottin de cheval tout frais. Parvenus hors de portée des deux furies, les fuyards s'arrêtent au bord de la route pour reprendre leur souffle.

- Le Bouddha a-t-il vraiment dit cela ? demande le plus jeune.

- Qui sait ? répond Eizan. Certains prétendent que oui. Mais on lui attribue tant de mots ! Comment reconnaître ceux qu'il a vraiment prononcés ? Vois-tu, il n'a laissé aucun écrit. Il est venu et il est parti, sans laisser de traces, comme il l'enseignait à ses plus fidèles disciples. Mais les autres n'ont pas compris et l'ont fait parler.

FUJIKAWA

Chaque année, une délégation officielle se rend à Kyôto, en empruntant bien sûr la route du Tôkaidô, pour présenter à l'empereur les magnifiques chevaux que le shôgun lui offre, en guise d'hommage traditionnel. On sait que, en 1832, Hiroshige fit partie de cette prestigieuse délégation. Il rapporta de ce voyage de nombreux croquis, dont une partie au moins servit à réaliser la série d'estampes des 53 relais du Tôkaidô. Sans doute a-t-il ainsi représenté, sur l'image consacrée au relais de Fujikawa, la tête de ce cortège entrant dans le village. Viennent en premier les serviteurs, portant dans des coffres les costumes de cérémonie, puis les chevaux eux-mêmes, caparaçonnés de bleu et la tête ornée de bandes de papier plié, ensuite les samouraïs de l'escorte, etc. On peut également voir, rangés au bord de la route, les villageois respectueusement prosternés pour saluer bien bas la délégation du shogun. Celui-ci, bien sûr, ne se déplace pas en personne, mais se fait représenter par quelques nobles de son entourage, transportés dans de confortables palanquins qu'on ne voit pas sur l'image. On n'y voit pas non plus Eizan, qui pénètre dans le village à la suite des palanquins en question et lui-même suivi par toute une troupe de serviteurs, de fonctionnaires, de samouraïs, qui semblent ainsi l'escorter. En réalité, il a été doublé sur la route par la tête de la délégation et, pris dans la masse, a été bien obligé de suivre le mouvement général. Ce que les villageois ne peuvent évidemment deviner. Dos courbé et tête baissée au passage du cortège (et surtout des luxueux palanquins), ils parviennent

tout de même à jeter des coups d’œil furtifs à ce vieux moine, qui n'a l'air de rien mais fait tout de même partie de la délégation officielle envoyée par le shôgun pour rencontrer l'empereur. Déjà, on murmure sur son passage. On s'interroge sur son humble aspect, sur l'austérité de son costume. A-t-il fait vœu de pauvreté ? Ou bien est-ce un air qu'il se donne ? Une façon habile de camoufler son véritable statut sous une apparente simplicité ? Que ferait-il ici, s'il n'était un personnage important ? Un émissaire du shôgun lui-même ? Ou un espion, qui sait ? Un mot de lui à l'empereur et tout le village pourrait être ruiné, brûlé peut-être. Aussi voient-ils avec horreur ce redoutable ecclésiastique quitter la délégation, qui s'en va loger chez le daimyô local, pour demander, en tendant son vieux bol en fer, l'aumône de quelques grains de riz à une pauvre vieille préparant son repas devant sa misérable cabane de bambou. On se précipite. On écarte la vieille sans ménagements. Comment ose-t-elle proposer une aussi triste nourriture à un saint homme ? Eizan se voit bientôt entouré de personnages bien vêtus, les principaux notables du village, qui semblent prêts à exaucer ses moindres désirs. Après d'âpres négociations, auxquelles Eizan assiste en spectateur éberlué, on décide qu'il logera chez le négociant en épices, dont la maison est de loin la plus confortable. Mais, l'épouse du médecin étant une excellente cuisinière, c'est elle qui préparera son repas. Lequel lui sera servi par la fille aînée du maire, dont les manières exquises sont connues de tous, etc, etc.

Voici donc Eizan confortablement assis sur un moelleux coussin de soie, devant une table de bois laqué, sur laquelle lui sont servis les mets les plus raffinés qu'il ait jamais goûtés. Une charmante jeune fille lui apporte successivement une délicieuse soupe au miso, puis une fricassée de

shitakés aux légumes frais, des anguilles grillées, du saumon mariné, des prunes confites, toutes sortes de petits gâteaux et, bien sûr, du riz d'une blancheur immaculée et juste cuit à point. Le tout servi dans des bols laqués, des assiettes de porcelaine, bref dans la vaisselle la plus précieuse de la maison et peut-être même de tout le village. Eizan mange en silence, mâchant longuement chaque bouchée, ne levant pas les yeux de son bol, sauf de temps en temps, pour remercier d'un léger mouvement de tête la jeune fille qui le sert. Massés derrière la porte coulissante de la pièce, discrètement entrebâillée, les notables du village sont inquiets. Ce satané moine ne semble même pas remarquer le confort chaleureux de la chambre dans laquelle on l'a installé, le bouquet de fleurs savamment composé par l'épouse du négociant, le sourire charmant, un peu figé cependant, de la fille du maire, et encore moins l'exquise délicatesse de la nourriture qui lui est servie et qui a coûté si cher ! Il mange et c'est tout. Que lui faut-il de plus ? Du saké, bien sûr ! L'aubergiste court chercher son meilleur saké. Eizan en avale cul sec plusieurs coupes, finit par vider le flacon, mais sans avoir l'air d'y prendre de plaisir particulier. Il boit, simplement. Et, tandis que la jeune fille débarrasse la table, il étouffe un bâillement discret, que les notables interprètent comme un signe. Si la nourriture et la boisson ne suffisent pas à le contenter, peut-être qu'une femme... On se concerte rapidement. Pas question d'immoler sur l'autel de ce moine, probablement dépravé, une épouse, une fille, encore moins une mère. On finit par tomber d'accord sur la plus jeune des serveuses de l'auberge, dont tous savent bien qu'elle n'est pas farouche. Ou qu'elle ne sait pas dire non. Ou qu'elle n'a pas le choix, mais bon, c'est du pareil au même. On file la chercher, lui laissant à peine le temps de s'arranger et lui faisant la leçon en chemin : charme,

douceur, humilité, docilité, etc. Elle entre dans la chambre et salue respectueusement Eizan, qui commence à somnoler sur son coussin de soie. En déroulant le futon sur lequel il va dormir, elle sourit, minaude, s'efforce de prendre des poses discrètement aguicheuses. Et, devant le peu de succès de cette entreprise de séduction, finit par demander carrément, mais en baissant humblement les yeux, si le saint homme désire qu'elle reste près de lui pour la nuit. Eizan éclate de rire en entendant cette proposition.

- Lorsque j'étais enfant, dit-il à la jeune fille, ma mère me racontait une histoire ou me chantait une chanson avant de dormir.

Puis il ajoute, avec un hochement de tête songeur :

- C'était il y a bien longtemps.

Etendu sur son futon, il rêve un instant à ce passé lointain, ferme les yeux et, peu habitué à boire du saké, s'endort presque aussitôt. La servante n'a plus qu'à se retirer, après avoir éteint la lampe. Après l'avoir réprimandée (elle sait d'habitude se montrer plus « avenante » !) et un peu pelotée au passage, tant qu'à faire, les notables se retirent à leur tour, se promettant tout de même d'offrir à Eizan, le lendemain matin, un savoureux petit déjeuner et, peut-être, quelques présents choisis, souvenirs de l'hospitalité généreuse du village de Fujikawa.

Mais, le lendemain matin, Eizan se lève à quatre heures, comme il en avait l'habitude quand il vivait dans le temple, pour reprendre la route. Dans le village encore endormi, il ne rencontre que la vieille femme de la veille, qui fait toujours cuire sa tambouille sur le pas de sa porte, comme si elle n'avait pas bougé de la nuit. S'approchant d'elle, Eizan tend son vieux bol. Elle y verse une louche de riz brun très ordinaire, mais bien chaud.

- Moi, je n'ai que cette pauvre nourriture à t'offrir, moine, dit la vieille. Mais c'est de bon cœur.

- Il faut manger ce qu'on a dans son bol, répond Eizan. Et je te remercie de partager ce riz avec moi. Ton cœur est généreux.

La vieille le regarde manger en silence, un sourire malicieux sur les lèvres.

- Tous ces imbéciles pensent que tu es quelqu'un d'important, dit-elle enfin. Mais moi je sais ce que tu es.

- Alors, tu en sais plus que moi, soupire Eizan avec le même petit sourire. Dis-moi donc ce que je suis.

- Tu es personne

Eizan hoche la tête en silence pendant un court instant, puis salue la vieille en joignant les mains.

- J'ai encore beaucoup de chemin à parcourir pour être ce que tu dis. Encore merci pour le riz, il est excellent.

CHIRYU

Chaque année, une importante foire aux chevaux se tient à Chiryû. Hiroshige représente l'événement de façon simple et réaliste, presque prosaïque : au premier plan, les chevaux attachés dans un pré à des piquets. Au second plan, sous un arbre, vendeurs et acheteurs discutent autour d'une grande table. Entre les deux, des porteurs lourdement chargés apportent dans des paniers le solide repas qui conclura les négociations. Durant sa longue marche vers Kyoto, Eizan passe également à Chiryû un jour de marché aux chevaux et sans doute y voit-il à peu près la même scène, répétée tous les ans. Mais, ce jour-là, de fortes rafales de vent courbent le pauvre moine presque autant que les hautes herbes des prés. Ce qui ne l'empêche pas de s'arrêter un instant pour admirer le spectacle offert par ces magnifiques et puissantes bêtes qui, elles, n'ont nullement besoin de lutter contre le vent, au contraire de leur frêle admirateur. Elles semblent même en jouer, levant haut la tête pour secouer leurs longues crinières, dessinant des arabesques, des volutes ondoyantes, en battant de leurs queues, que le vent fait flotter comme autant de bannières colorées. Par moments, Eizan croit même y distinguer les caractères stylisés d'une écriture mystérieuse. Soudain, ouvrant de grands yeux émerveillés, il murmure tout bas :

- Ah ! Oui... Les chevaux du vent !

Car il vient de se rappeler le lointain souvenir de ce très vieux moine, qui a passé les dernières années de sa vie dans le temple où lui-même venait

d'entrer comme jeune novice. Ce vénérable centenaire, moine errant, éternel voyageur sans demeure, avait suivi les routes du pays, comme Eizan est en train de le faire, avec pour tout équipement son kolomo, son kesa, son bol et un robuste bâton. Il était même allé au-delà des mers, parcourant l'Inde, la Corée, la Chine... Jusqu'aux lointaines montagnes du Tibet, où il avait arpenté des vallées glacées et franchi des cols enneigés, battus par des vents qui ne cessaient pas un seul instant de souffler.

- Le souffle du cosmos ! Le souffle des dieux ! disait-il aux jeunes moinillons, qui l'écoutaient bouche bée raconter toujours les mêmes histoires de voyages extraordinaires.

Il parlait de monastères perchés à flanc de montagnes, de stupas de pierre édifiés un peu partout, de cérémonies à la gloire du Bouddha, annoncées depuis la terrasse la plus élevée des monastères par des moines soufflant dans d'immenses trompes.

- Dans ces contrées, disait-il, tout voyage est un pèlerinage dans l'immensité des montagnes. Au plus près du ciel, de l'infini !

Etant étranger, il n'avait pu entrer dans Lhassa, la ville sainte, pour voir le sanctuaire sacré du Jokhang. Mais il était allé jusqu'au Mont Kailash et s'était mêlé aux groupes de pèlerins qui en faisaient rituellement le tour.

- Pour beaucoup, c'est le Mont Meru, l'axe du monde, de l'univers tout entier. Les pèlerins les plus pieux se prosternent tous les trois pas. Si bien qu'il leur faut plus d'un mois pour en faire le tour. S'ils ne meurent pas en route !

Et, en réponse à la question d'un des novices :

- Non, moi je me prosternais tous les cent pas. C'était déjà bien assez dur ! Et, contrairement aux bouddhistes de là-bas, je ne le faisais pas pour

acquérir des mérites en vue d'une hypothétique renaissance plus avantageuse. Je me prosternais par respect pour la montagne et pour ce qu'elle représentait.

C'était là, dans ce pays si haut, si proche du ciel qu'on aurait pu le toucher en levant la main, qu'il avait vu ces étendards multicolores, couverts de caractères entrelacés qui étaient autant de prières, d'hommages aux dieux, au Bouddha, au cosmos tout entier, flotter dans un air d'une pureté merveilleuse.

- Et les milliers de kamis de l'air, du vent, du soleil, venaient virevolter autour pour lire les caractères sacrés tracés dessus.

- N'étaient-ce pas plutôt des flocons de neige ? Quand le vent souffle fort, ils dansent et tourbillonnent...

- Tais-toi donc Eizan, stupide moignon ! C'étaient bien des esprits, légers, immatériels, mais bien réels, que j'ai vu voleter autour des drapeaux de toutes les couleurs.

Sans doute savait-il de quoi il parlait. Il avait vu tant de merveilles dans le cours de sa longue existence ! Comme ces drapeaux de prière aux teintes chatoyantes, que le vent faisait ainsi vivre, danser, courir, jusqu'à ce que la trame en soit devenue transparente à force d'usure, comme il en est de tout ce qui existe. Et ces drapeaux de prière étaient appelés « Chevaux du vent » !

NARUMI

Le relais de Narumi, proche d'Arimatsu, a acquis une grande notoriété, grâce à sa spécialité de teinture des tissus et de confection de beaux vêtements. Sur l'estampe consacrée à ce relais, Hiroshige représente plusieurs boutiques vendant ces articles plutôt luxueux. Passant à Narumi, Eizan s'arrête devant les éventaires de ces mêmes boutiques ou d'autres du même genre. Bien sûr, il admire en curieux les magnifiques kimonos destinés aux riches élégantes de passage, ainsi que les tuniques et les pèlerines dignes des plus riches seigneurs. Mais, tout cela appartient à un monde qui n'est pas le sien, qu'il n'a même jamais côtoyé. Il s'attarde un peu plus devant les étals de tissus. Il y en a de toutes sortes : lin, coton, laine, soie bien sûr. Et quelles couleurs chatoyantes ! Quels motifs élégants et variés ! Tandis que le propriétaire d'une de ces boutiques explique à un client la technique permettant, par pliage et pincement, de préserver certaines parties du tissu de la teinture et de créer ainsi ces motifs, Eizan ne peut s'empêcher de penser à la teinture du tout premier kesa, confectionné par le Bouddha Shakyamuni lui-même. Selon la tradition (et il n'y avait aucune raison d'en douter) le bienveillant s'était contenté d'assembler par quelques points de couture des morceaux de tissu mis au rebut. Puis, il avait teint ce vêtement avec de l'ocre, la couleur de la terre. Merveilleuse simplicité ! La tradition s'était longtemps perpétuée, moines et nonnes cousant patiemment leur kesa, lui donnant la teinte de la terre des chemins qu'ils parcouraient inlassablement, mettant leurs pas dans les

pas du Bouddha, même longtemps encore après sa disparition. Puis, les temps changèrent. La Voie devint religion, les préceptes devinrent des règlements et le kesa un ornement. On ne se donnait même plus la peine de le coudre soi-même, encore moins de le teindre. Non, des heures et des heures, des journées entières passées à tirer l'aiguille... Trop long, trop fastidieux ! On préférait somnoler sur son zafu dans le confort des temples, suivre machinalement des rituels compliqués, bramer à longueur de temps des sutras dont on ne connaissait même plus la profonde signification. Aux yeux d'Eizan, les riches étoffes exposées sur les étals des boutiques de Narumi évoquent les kesas de soie colorés portés par les maîtres ou les abbés, lors des cérémonies officielles. Voilà donc ce que la pratique de la Voie est devenue ? Bientôt, il se remet en route et s'éloigne d'un pas égal de Narumi, de ce monde de luxe inutile, d'apparences futiles, qui n'est décidément pas le sien. D'ailleurs, personne ne remarque la silhouette du moine qui disparaît au loin sur la route poudreuse. Couleur de terre, il fait simplement partie du paysage. Et c'est très bien ainsi.

MIYA

Miya est un relais prospère, dont les nombreuses auberges accueillent les voyageurs et, surtout, la foule de pèlerins se rendant au sanctuaire shintô d'Atsuta. Chaque année est organisée à Miya une grande fête populaire, dont la principale attraction est la course de chars, âprement disputée, dont Hiroshige a représenté le départ sur l'estampe consacrée à cet important relais du Tôkaidô. Eizan arrive justement ici le soir de la course. Des feux de bois ont été allumés ici et là, au bord de la route, devant les auberges ou les maisons de thé, et leurs flammes éclairent la nuit de lueurs chaleureuses. C'est qu'il ne fait pas bien chaud ce soir-là, surtout quand on a marché toute la journée et sans avoir mangé. Aussi Eizan se dirige-t-il vers le plus proche de ces joyeux feux de bois, sur lequel, miracle, une vieille femme fait mijoter une marmite de soupe au fumet alléchant. Levant à peine les yeux vers lui, la vieille femme en puise une louche et, d'un geste de la main, lui fait signe de tendre son bol. Eizan ne se fait pas prier et sort prestement de son sac son vieux bol de moine, qui se trouve aussitôt rempli. Tout en aspirant dans sa cuillère la soupe brûlante, Eizan regarde sur la place du village les équipages se préparer à prendre bientôt le départ de la course. Une agitation fiévreuse règne autour des lourds chars de bois, que tireront hommes et chevaux lancés au galop. Les chefs d'équipes donnent leurs dernières consignes et chacun prend sa place dans l'attelage derrière le cheval de tête. Les visages sont tendus dans l'attente du départ. Enfin, celui-ci est donné. Les équipages s'élancent,

encouragés par les cris des spectateurs massés sur les bords de la route. Les chars prennent de la vitesse et passent en soulevant un nuage de poussière. Ils feront ainsi le tour du village pour revenir à leur point de départ, le torii dressé à l'entrée du temple d'Atsuta, qui est aussi l'arrivée de la course. C'est ce que la vieille femme explique à Eizan, que cette bruyante agitation laisse un peu perplexe.

- Après quoi courent-ils donc ? se demande-t-il à mi-voix.

La vieille femme hausse les épaules.

- Un moment de gloire, de bonheur, si vite passé. Ce soir, les vainqueurs seront fêtés comme des héros. Invités partout, ils mangeront et boiront du saké jusqu'à en perdre la tête. Demain, ils retourneront travailler dans les champs, les rizières, et n'auront plus que le souvenir d'une heureuse soirée. Tu vois, ils courent après le vent.

Avec des hochements de tête pensifs, Eizan finit sa soupe, tandis que les bruits de la course s'éloignent. « Et toi, stupide vieux moine, après quoi cours-tu ? se demande-t-il. Après l'éveil, le satori ? Le bonheur ? Que vas-tu chercher à Kyôto ? Tu ne le sais même pas. Toi aussi, tu cours après le vent.

- Je ne suis pas meilleur qu'eux ! soupire-t-il à voix haute.

Voyant qu'il a fini son bol de soupe, la vieille femme le ressert copieusement et tous deux guettent, avec des sourires d'enfants, le retour des équipages, là-bas, à l'autre bout de la rue principale. Il n'y a rien à gagner sur la Voie du Bouddha, ni gloire, ni fortune. Pas de but à atteindre. Juste de précieux instants de joie à partager, aux détours du long voyage de la vie.

YOKKAICHI

Le vent qui souffle sans cesse sur le petit village de Yokkaichi, dont on ne voit que les toits au loin, couche les hautes herbes, les roseaux, et fait plier les branches souples d'un saule. Un homme traverse le fleuve Mie sur une passerelle de bois et semble rentrer la tête dans les épaules, pour lutter contre la bourrasque qui soulève son manteau derrière lui. Un autre, sur la route, court après son chapeau de paille de riz, que le vent emporte et fait rouler comme un cerceau. Assis à l'écart sur une souche d'arbre mort, Hiroshige esquisse la scène à grands traits de fusain. Plus tard, revenu à son atelier, il ne représentera pas le relais de Yokkaichi, mais, s'aidant de cette esquisse saisie sur le vif, peindra le véritable sujet de l'estampe : le vent. Pour l'instant, il doit lutter contre celui-ci, qui soulève sa feuille de papier et menace de l'emporter, comme le chapeau du voyageur qui roule encore, au loin sur la route. Debout derrière lui, Eizan regarde par dessus son épaule le dessin prendre forme. De temps en temps, il lève les yeux et admire avec un sourire ravi le paysage qui l'entoure.

- Tu es comme les chats, lui dit Hiroshige. Tu aimes le vent.

- C'est vrai, admet Eizan. Comme les chats. Ils aiment le vent, je crois, parce qu'il fait tout flotter et danser sous leurs yeux. Pour eux, c'est un spectacle vivant, un jeu. Oh ! Attention !

Voilà justement que ce vent facétieux emporte une feuille de papier, qui dépassait du carton à dessins de l'artiste. Et voilà notre moine qui court derrière, bondissant avec un rire d'enfant pour tenter de la plaquer au sol.

- Fais attention, tu risques de te faire mal, prévient Hiroshige. Ce n'est que du papier et ces gamineries ne sont plus de ton âge.

- Mais c'est un très beau papier. Et tu sais bien que les chats ne cessent jamais de jouer, même devenus adultes, puis vieux matous. Ah ! Je l'ai !

En effet, profitant d'un court répit entre deux rafales, il a réussi à saisir la feuille volante, qu'il brandit fièrement vers son propriétaire.

- Bien joué ! dit celui-ci. Et puisque tu l'a sauvée, elle est à toi.

Eizan remercie et roule avec grand soin la belle feuille de papier de riz, ni trop mince, ni trop épaisse, à la fois légère et résistante. Et, se souvenant de l'enfant éploré rencontré sur le pont menant au relais de Kagegawa, il se dit qu'elle ferait un très bon cerf-volant. Un cerf-volant, bien sûr, avec lequel le vent adorerait jouer. Car le vent est comme un enfant : léger, rieur, parfois doux comme une caresse, parfois coléreux et violent, souvent capricieux, changeant, soufflant, comme on dit, le chaud et le froid, ne songeant qu'à s'amuser, qu'à s'ébattre librement. Il n'est pas raisonnable. C'est sûr, il ne sera jamais adulte. Mais, au fond, il n'est ni bon, ni mauvais. Il est juste le vent.

ISHIYAKUSHI

Le village de Ishiyakushi doit sa relative célébrité à la présence en son sein du temple dédié à Yakushi, dieu ou bouddha de la médecine, selon les croyances des uns ou des autres. De nombreux pèlerins viennent prier devant la statue de Yakushi ou lui faire des offrandes. Les moines du temple célébrent aussi de somptueuses cérémonies, destinées à intercéder auprès de Yakushi en faveur d'un pèlerin malade (et fortuné) ou de l'un de ses proches. Quand Eizan arrive devant l'imposant porche du temple, une de ces redoutables cérémonies est en cours : sutras psalmodiés à pleins poumons, sons de cloches et de gongs, roulements de tambours, coups de tonnerre des énormes taïkos, etc. Il aurait aimé pouvoir admirer la statue de pierre sculptée par Kukai, représentant la « divinité bouddhique », dont plusieurs voyageurs croisés en chemin lui ont vanté la beauté. Mais il est évidemment impensable de pénétrer dans ce sanctuaire en simple curieux et au beau milieu d'une cérémonie, qui plus est. C'est donc avec une pointe de regret (mais pas plus, car au fond il n'a jamais apprécié les cérémonies, on le lui a souvent reproché) qu'il décide de poursuivre son chemin. Avant de repasser le seuil du temple, il fait tout de même un détour pour aller saluer un très vieux moine qui, armé d'un balai de paille de riz, balaie les feuilles mortes tombées sur les dalles de pierre de la cour. Les deux vénérables se saluent, mains jointes, et gagnent l'ombre d'un érable, pour bavarder au frais. Eizan feint de s'étonner que son confrère s'astreigne à une si basse besogne, au lieu d'apporter son concours à la cérémonie

tonitruante célébrée par ses frères.

- Je suis trop vieux pour ça, répond le moine chenu en s'appuyant des deux mains sur le manche de son balai. Je laisse ça aux jeunes. J'aime autant balayer la cour. Ce n'est pas désagréable et tout aussi utile.

Eizan approuve d'un hochement de tête.

- D'ailleurs, ajoute le vieux moine, je ne suis pas sûr que Yakushi s'intéresse vraiment aux prières ou aux offrandes. Il se doute bien qu'elles ne sont pas désintéressées.

Eizan ne peut qu'approuver à nouveau :

- La maladie fait peur et la mort plus peur encore, dit-il. Et quand on ne craint pas pour sa santé ou pour sa vie, on s'inquiète pour sa fortune. Certains brûlent de l'encens, en appellent aux kamis, pour protéger les récoltes, favoriser leur commerce... D'autres ne jurent que par les sept divinités du bonheur, censées leur apporter chance, vertu, sagesse... Le bonheur, donc, ou ce qu'ils croient être le bonheur. D'autres encore implorent la protection de Kannon, Bodhisattva de la compassion ou s'en remettent au Bouddha Amida, qu'ils honorent avec l'espoir de se voir ouvrir, à l'heure du trépas, les portes du paradis de la Terre Pure. On cherche de l'aide de tous côtés, au lieux de la chercher en soi-même.

- Oui. Parfaitement stupide ! conclut le vieux moine.

Eizan hoche la tête, en signe d'approbation.

- Quant à moi, reprend le vieux moine avec un sourire malicieux, je n'ai rien à craindre pour ma santé. Je vis ici en permanence sous la protection de Yakushi.

Eizan comprend évidemment la plaisanterie de son compère.

- Et toi, moine errant, demande celui-ci, qui te protège sur le chemin qui

est le tien ?

Eizan manque de répondre, comme tout bon moine le ferait, que le Bouddha Shakyamuni veille sur lui, mais, après quelques secondes de réflexion, il dit simplement :

- Pourquoi aurais-je besoin de protection ? J'accepte ce qui vient, les bonnes choses comme les mauvaises, le bonheur comme le malheur. Et ma vie est si simple qu'elle ne connaît ni grands bonheurs, ni grands malheurs. Si je vis, je vis. Si je meurs, je meurs.

- Et voilà une bonne façon de vivre, dit le vieux moine.

Puis, au moment de se séparer, il ajoute :

- Si tu repasses par ici, viens me voir, je te prie. Si je suis encore là, bien sûr. Qui sait ?

KAMEYAMA

Le village de Kameyama est enfoui sous une épaisse couche de neige. Bâti sur une colline escarpée, le château domine le village de ses remparts massifs et de ses hautes tours. Au loin, les montagnes enneigées font le dos rond. Au premier plan, quelques arbres maigres, pétrifiés par le gel. Le cortège d'un daimyô gravit en file indienne le sentier, raide et encaissé entre de hauts talus, qui mène à la porte du château. Une fois arrivé devant celle-ci, le cortège s'arrête et attend. La porte reste fermée. Pas un bruit. Rien ne bouge. L'attente se prolonge. Après quelques minutes insupportables, le capitaine des samouraïs remonte la file jusqu'à la tête du cortège, bousculant tout le monde au passage. Il se plante devant la porte, la tête haute, les mains sur les hanches, prêtes à dégainer, semble-t-il, les deux sabres qu'il porte à la ceinture. Lançant vers le ciel tous les titres de noblesse de son maître, il réclame à grands cris l'ouverture immédiate de la porte. Mais la porte ne s'ouvre pas. L'attente, à nouveau. Un homme âgé, vêtu comme un lettré et arborant une barbe de vieux chinois, remonte à son tour la file. Sans doute l'intendant ou le plus proche conseiller du daimyô. Prenant la place du capitaine, qui s'écarte en grommelant, les yeux lançant des éclairs de colère, le vieil homme essaie la diplomatie. Il argumente, se lamente, décrit et montre, d'une main tremblante de sénilité, le palanquin de son maître exposé au vent glacé, les porteurs qui piétinent dans la neige, courbés sous leurs lourdes charges, les serviteurs grelottants de froid. Mais la porte reste fermée. Que faire ? D'autres hommes rejoignent la tête du

cortège. On se concerte, on discute longuement à voix basse. Il faut se rendre à l'évidence : on ne leur ouvrira pas ! Il ne reste plus qu'à faire demi-tour, pour descendre chercher à se loger dans quelque mauvaise auberge du village. Faire demi-tour, bon, mais ce n'est pas si simple. L'un fait remarquer que les serviteurs qui portent les habits de cérémonie du daimyô se retrouveront alors en queue de cortège, alors qu'il doivent toujours marcher en tête. Un autre surenchérit : on ne peut laisser parader en tête de cortège les porteurs de bagages, serviteurs de bas étage normalement voués à respirer la poussière à l'arrière, loin du palanquin et de l'odorat délicat de son occupant. Le capitaine rugit à son tour : chacun de ses hommes a une place, un rang à tenir dans le cortège, les plus gradés marchant en tête avec lui, les plus féroces assurant la garde rapprochée du palanquin, etc. Le « vieux chinois » s'efforce d'apaiser les tensions. Puisqu'on ne peut faire demi-tour sur place, les premiers devenant alors les derniers et inversement, c'est tout le cortège qui va virer à 180° pour repartir en file indienne dans la direction du village. Oui mais, là encore, ce n'est pas si facile. Car le chemin est étroit et les talus couverts de neige gelée qui le bordent permettent à peine à deux personnes de se croiser. Aussi, quand les porteurs d'habits de cérémonie descendent toute la file pour aller se replacer en tête, suivis par les porte-étendards, les samouraïs, etc, on ne compte pas les glissades, les bousculades, les cognements de têtes ou de genoux et les insultes échangées, le tout sous le regard imperturbable de la porte du château, qui reste obstinément fermée. Pour éviter que le palanquin ne reste coincé entre les deux talus, on est même obligé de le lever à bouts de bras pour lui faire faire demi-tour. Car il est évidemment impensable que le seigneur perde la face en repartant d'ici en

marche arrière. Et d'ailleurs, les porteurs de l'avant du palanquin n'accepteraient pas de se retrouver à l'arrière et vice-versa. Mais bon, enfin, le cortège est reconstitué et s'éloigne vers le village. Le silence retombe sur l'imposant château. C'est à peine si, quelques instants plus tard, on entend crisser sur la neige les pas menus d'un vieux moine, transi de froid, qui monte lentement le même chemin. Quand il s'arrête enfin, tout petit devant l'énorme porte, on dirait un enfant levant les yeux vers la maison d'un géant. Puis, fouillant dans le sac de toile qu'il porte en bandoulière, il en sort un vieux bol en fer blanc, qu'il tend humblement vers la porte fermée. Alors, après quelques secondes à peine d'attente, celle-ci s'entrouvre sans un bruit, pas même un grincement ironique, et Eizan pénètre dans le château de Kameyama.

SEKI

Sur l'estampe consacrée à Seki, Hiroshige représente les préparatifs de départ, à l'aube, du cortège d'un daimyô qui a fait recouvrir les murs de l'auberge dans laquelle il a passé la nuit de draperies frappées de ses armoiries. C'est aux portes de cette même auberge qu'Eizan retrouve, mais à la nuit tombée, le cortège du daimyô avec lequel il semble faire la course depuis le départ de son périple. En effet, en partant d'Edo, il a traversé le Nihonbashi, le pont qui est le point de départ des principales routes partant de la capitale, derrière ce cortège. Il l'a suivi d'assez près jusqu'au premier relais, à partir duquel il a été distancé. Mais il l'a rattrapé sur la rive du fleuve Oi, que le cortège commençait à peine à traverser. Opération pour le moins laborieuse : d'abord les porte étendards, puis l'avant-garde de l'escorte, ensuite le palanquin transportant le daimyô, le reste de l'escorte, les porteurs de bagages, et ainsi de suite. Etant seul et voyageant léger, Eizan prend alors la tête de la course. Mais il est à son tour dépassé pendant la traversée en bateau du bras de mer séparant les 30ème et 31ème relais. Effectuant ce court trajet maritime sur un élégant et rapide voilier, alors qu'Eizan doit se contenter d'une barque surchargée de voyageurs et de marchandises, le daimyô reprend logiquement l'avantage. Par la suite, ils se retrouvent ici et là, au gré des relais et des pauses plus ou moins longues que l'un ou l'autre s'y accorde. Eizan arrive au relais de Seki avec plusieurs heures de retard sur le cortège. L'auberge étant réservée aux seigneurs et autres voyageurs fortunés, il ne peut y pénétrer et se contente

d'un peu de riz, qu'il mange assis sous un arbre. Il remarque alors que le luxueux palanquin du daimyô est resté dans la cour de l'auberge, provisoirement sans surveillance, les gardes s'étant éloignés pour fumer leurs pipes avec leurs camarades et se réconforter avec quelques coupes de saké bien méritées. Le pauvre moine mendiant n'a jamais vu l'intérieur d'un palanquin, qu'il imagine garni de coussins moelleux, orné de riches dorures peut-être. L'occasion étant trop belle et la curiosité l'emportant sur la prudence, il s'approche discrètement du véhicule, entrouvre légèrement un des rideaux... Et retient à grand peine un cri d'effroi. Le daimyô est là, à demi étendu au milieu des coussins de soie et des dorures et vêtu de ses plus beaux habits. Mais ce n'est qu'un cadavre momifié. Se détournant vivement de cette vision d'épouvante, Eizan heurte un vieil homme, un des serviteurs du daimyô, si l'on peut encore l'appeler ainsi, qui lui fait signe de se taire et de le suivre à l'écart. Là, à l'abri des regards et après lui avoir fait promettre d'en garder le secret, il lui conte à voix basse une bien étrange histoire. Jadis, alors qu'il n'était encore qu'un tout jeune homme, presque un enfant, le daimyô au service duquel il venait d'entrer, s'attira la colère de l'empereur. Quelle faute il commit, le serviteur ne le sut jamais, pas plus que la gravité de la faute en question. Peut-être trois fois rien, mais les souverains sont si orgueilleux ! Pour marquer son mécontentement, l'empereur condamna son maître, le daimyô, à venir à Kyôto au début de chaque saison pour lui prêter allégeance, encore et encore. S'il manquait une seule fois à cette obligation, il serait contraint de se faire seppuku, sa famille serait exilée, sa demeure rasée et tous les biens de son clan confisqués au profit de la couronne. Ainsi, quatre fois par an, il fallut faire le voyage épuisant d'Edo à Kyôto et retour. Suprême

humiliation, lorsque le condamné arrivait au palais de l'empereur, le souverain ne le recevait même pas, ne l'autorisait pas plus à descendre de son palanquin. Celui-ci s'arrêtait dans la cour du palais, le serviteur écartait alors le rideau, laissant voir son maître courbé en signe de soumission, puis faisait demi-tour pour rentrer à Edo. Au début, l'empereur lui-même veillait de sa fenêtre au strict déroulement de cette cérémonie ridicule. Puis ce fut un intendant, puis un des gardes du palais, puis plus personne, semblait-il. Des années plus tard, lorsque l'empereur mourut, son successeur refusa ou négligea, comment savoir, de lever la punition. Ces absurdes voyages continuèrent donc, saison après saison. Le daimyô mourut à son tour. La famille au grand complet se réunit. On discuta longuement. L'opinion la plus largement partagée était que, le daimyô ne se rendant plus à Kyôto, la sentence décrétée par l'empereur serait exécutée et tout le clan réduit à l'exil et à la misère. C'est ainsi qu'il fut décidé de recourir à cette macabre mise en scène.

- Et cela ne s'arrêtera jamais, soupire le vieux serviteur. Edo Kyôto, Kyôto Edo... Je mourrai sans doute sur cette maudite route. Un autre prendra ma place et les voyages continueront. Jusqu'à la fin des temps, sans doute.

Mais, les gardes reprenant leur faction auprès du palanquin, les deux hommes doivent se séparer. Etendu sous un arbre dans la cour de l'auberge (mais loin du palaquin), Eizan a bien du mal à trouver le sommeil. La vision de l'horrible momie le hante et plus encore la pensée que l'être humain, sitôt qu'il dispose d'un peu de pouvoir est capable de toutes les bassesses, de toutes les cruautés. Par orgueil, par simple caprice ou pour préserver ses intérêts matériels. L'abbé lui-même, oui, l'abbé ! Ne l'a-t-il

pas jeté sur les routes, avec son bol et son kesa pour uniques viatiques ? N'a-t-il pas, lui aussi, abusé de son pouvoir ? Eizan rumine ces pensées pendant une bonne partie de la nuit, se demandant si l'abbé a seulement voulu se débarrasser d'un moine encombrant, et passablement obtus, ou si, comme il le prétend, il a cherché à l'aider en le poussant à suivre son propre cheminement sur la Voie de l'éveil. Geste de compassion, dans ce cas. Oui, peut-être. Il est vrai que ce périple imposé lui est d'abord apparu comme une brimade, une injuste punition, dont la raison lui échappait. Mais, à présent que le terme en approche, il doit bien reconnaître que la punition s'est peu à peu transformée en un voyage plutôt agréable et pleins d'enseignements. A présent, il redoute presque d'arriver bientôt à Kyôto, de devoir chercher un autre temple (une autre prison, pense-t-il même), un autre maître, qui s'efforcera lui aussi, sans doute en vain, de l'aider à traverser la mer des souffrances pour atteindre l'autre rive, celle de l'Eveil. Encore d'interminables séances de méditation, encore des koans impénétrables, des cérémonies à n'en plus finir et des reproches. Et tout ça pour quoi ? Le Satori ? Il ne sait même pas ce que c'est. Encore moins s'il l'aura un jour. Il en est là de ses réflexions, somnolant au bord du sommeil en tournant et retournant les mêmes interrogations dans tous les sens, quand une petite voix intérieure, comme soufflée par la brise (et qui ressemble étrangement à celle de l'abbé), lui chuchote à l'oreille: «Voyons Eizan, décidément tu ne comprends rien ! Le sommet de la montagne n'est pas un but à atteindre. Ce n'est qu'un point, dans l'espace et le temps, parmi d'autres points. En vérité, l'autre rive n'existe pas. Ce n'est qu'un rêve, à l'intérieur du rêve. Seule compte la traversée. » Evidemment, vu comme ça, c'est différent. Et c'est ainsi que, pleinement rassuré et même bercé par

cette douce pensée, il peut enfin s'endormir comme un bienheureux.

SAKANOSHITA

Depuis le relais de Sakanoshita, le voyageur peut jouir d'un point de vue inoubliable sur le célèbre Mont Fudesute. On raconte que le fameux peintre Motonobu, ne parvenant pas à reproduire la beauté du site d'une façon qui lui parût satisfaisante, jeta ses pinceaux dans le précipice qui sépare le relais de la montagne. L'anecdote est assez vrai mais, en réalité, cela ne s'est pas du tout passé ainsi.

Quand Eizan arrive à Sakanoshita et se plante, comme tous les voyageurs de passage ici, devant la silhouette impressionnante du Mont Fudesute, Motonobu vient juste de finir de peindre celui-ci. Et, pour tout dire, il est très content de son travail. Examinant tour à tour le paysage grandiose et la représentation qu'il en a faite, il compare les couleurs, les ombres, les silhouettes torturées des pins accrochés au flanc de la montagne et tout lui semble identique, jusqu'au moindre détail. Jusqu'à la brume flottant au-dessus du précipice, qu'il a réussi à suggérer par le blanc de la feuille de papier, s'estompant en un subtil dégradé au pied de la montagne. Oui, vraiment, il lui semble ce jour-là être parvenu au sommet de son art et c'est avec un sourire des plus satisfaits qu'il contemple sa création. Si bien qu'il ne remarque pas tout de suite le vieux moine qui s'est approché et regarde la peinture par-dessus son épaule. Souriant et débonnaire (ne vient-il pas de réussir un de ses plus beaux paysages?), Motonobu tend la feuille de papier à Eizan et, d'un mouvement de tête, encourage celui-ci à comparer l'original et sa géniale représentation. Ce

que fait Eizan, avec beaucoup de sérieux. Motonobu s'attend, comme il se doit, à des cris d'admiration, des compliments à n'en plus finir. Mais non. Eizan lui rend son œuvre avec un vague hochement de tête et dit simplement :

- Oui, c'est très joli.

Joli ? Le mot frappe Motonobu comme un coup de bâton, une insulte à la perfection de son art. Comment peut-on qualifier de « jolie » une œuvre aussi manifestement admirable ? Ce moine miteux a perdu la raison ! Et d'ailleurs, que peut-il connaître à l'art ? Sans doute un paysan, entré dans les ordres pour manger à sa faim, sans avoir rien d'autre à faire que mendier sa pitance. Tout juste capable de psalmodier des sutras à longueur de journée. Aussi, c'est avec un rictus méprisant qu'il tend à Eizan une feuille de papier vierge.

- Eh bien, vieil homme, montre-moi donc ce que tu sais faire ! lance-t-il en montrant le Mont Fudesute.

Avec un sourire gêné, Eizan repousse poliment la feuille de papier. Non, certes, il ne se sent pas capable...

- Allons, allons ! insiste Motonobu.

Si bien qu'Eizan est obligé de s'exécuter. Prenant dans son sac son vieux pinceau et son encre de Chine, il pose sur une table la feuille de papier de Motonobu. Puis il trempe son pinceau dans l'encre et, le tenant bien vertical au-dessus de la feuille, lève les yeux vers la montagne. Se souvenant alors de la conversation qu'il a eue avec Hiroshige à Ejiri, durant quelques secondes, qui semblent s'étirer à l'infini, il embrasse tout le paysage du regard, immobile, en respirant profondément. Et voilà soudain le pinceau qui glisse sur le papier, dessinant d'un seul mouvement

souple, délié, la silhouette massive de la montagne, se découpant sur le vide infini du ciel. Voilà, c'est terminé. Motonobu est tout de même un grand artiste. Un regard lui suffit pour reconnaître que, en un seul trait de pinceau, le vieux moine miteux a réussi à transcrire l'essentiel, les lignes de force et l'équilibre de la montagne. Alors que lui-même n'est parvenu, avec toute sa science, qu'à reproduire un « très joli » paysage. Mais, bien sûr, il ne l'admettra jamais à haute voix. Pris d'une rage dérisoire d'enfant capricieux, il jette sa peinture sur le sol, la piétine, l'écrase, la déchire, et enfin, arrachant le pinceau des mains d'Eizan, le lance vers la montagne. Eizan regarde son pinceau disparaître dans le précipice sans manifester la moindre émotion. Puis, tandis que Motonobu rentre dans l'auberge, réclamant à grands cris du saké, il jette un dernier coup d’œil sur son dessin et lâche la feuille de papier, laissant le vent l'emporter à son tour vers le précipice.

ÔTSU

En arrivant à Ôtsu, dernier relais avant Kyôto, Eizan s'arrête un long moment pour boire l'eau de source coulant de la fontaine bien connue des voyageurs du Tôkaidô. Il y est bientôt rejoint par un couple accompagné de ses deux enfants, qui se rendent à Edo. L'homme raconte, non sans une évidente fierté, qu'il a vendu son commerce d'épices un bon prix et s'en va à Edo, monter avec son frère une importante affaire de spiritueux : sake, bien sûr, alcool de riz et toutes sortes de liqueurs rares venant de Chine, de Corée et autres lointaines contrées. A en juger par les vêtements de bonne coupe qu'il porte et par les deux chevaux de bât, conduits par un palefrenier engagé pour l'occasion, portant les bagages de la famille, il est évident que les affaires du marchand étaient florissantes. Son épouse, quant à elle, craint pour ses enfants la fatigue d'un si long périple. Jetant un coup d’œil sur les deux gamins, qui piaffent d'impatience, Eizan la rassure bien vite : les enfants semblent robustes et en parfaite santé, ils n'auront aucun mal à faire le voyage. Et que de merveilles ils découvriront en chemin ! La petite famille n'ayant jamais emprunté le Tôkaidô, Eizan prend beaucoup de plaisir à évoquer pour eux quelques-unes de ces merveilles : le village de Kambara blotti sous la neige, les crêtes de Satta, le pont Yahagi, ouvrage d'une longueur impressionnante, la foire aux chevaux de Chiryû, la fête d'Atsuta, le magnifique château édifié sur le môle du port de Kuwana... Et partout des fleuves, des rivières, des montagnes aussi, majestueuses, imposantes. Interrompant ce guide

touristique intarissable, le marchand, plus pragmatique, veut savoir si les auberges sont confortables, accueillantes et, surtout, si l'on y mange bien. Le pauvre Eizan a un peu honte d'avouer qu'il a rarement dormi dans les auberges des relais, mais assure que celles-ci jouissent d'une bonne réputation. Quant à la nourriture... Certains de ces établissements sont justement renommés pour leurs spécialités culinaires. Lui-même n'a pu goûter la célèbre soupe à l'igname de la maison de thé de Mariko, mais un gourmet lui en a dit beaucoup de bien. Un régal ! Il y a aussi l'auberge Iseya, la soupe de courges de Minakuchi, ou, encore les fameux gâteaux de riz glutineux du relais de Futakawa. Mais, là encore, il se garde de préciser que les aubergistes étant rarement gens charitables, il a été plus souvent qu'à son tour mis à la porte de leurs établissements (surtout les plus renommés) et parfois sans ménagements. Nul doute que le marchand et sa famille recevront un bien meilleur accueil. Visiblement rassurés quant à ce qui les attend sur la route du Tôkaidô, ceux-ci décident de se remettre en route sans plus tarder. Mais, avant cela, le marchand demande à Eizan, en lui glissant discrètement dans la main une pièce de monnaie, de bien vouloir le recommander aux bons soins de Daikoku-ten, divinité de la chance, des récoltes, et par extension, des affaires. Eizan accepte le don (à vrai dire assez modeste) et hoche la tête en signe d'assentiment, bien décidé cependant à n'avoir aucun rapport avec Daikoku-ten, dont il se moque éperdument. Et quand la mère, une bonne mère, lui demande de bénir ses enfants, il se contente de poser les mains sur leurs deux têtes en marmonnant un vague sutra.

- C'est un bien long voyage pour un homme de votre âge, fait remarquer cette brave femme. Surtout à pied. Vous devez être soulagé d'arriver enfin

à Kyôto.

Touché par ces paroles de compassion, Eizan s'efforce d'afficher en effet un soulagement qu'il est loin d'éprouver et salue de la main le départ de la famille. En réalité, il n'est nullement impatient de franchir les derniers kilomètres le séparant du terme de son voyage et, s'il s'est arrêté pour boire à la fontaine, ce n'est pas pour se désaltérer. Au fond, c'est juste pour gagner du temps.

KYÔTO

Et voilà. Le bout de la route. La fin du voyage. Eizan s'est arrêté. Devant lui, le « grand pont de la troisième avenue » (Sanjô ô hashi, c'est le titre donné par Hiroshige à la dernière estampe de la série consacrée au Tôkaidô) qui enjambe la rivière Kamo. Il suffit de traverser ce pont pour entrer directement dans la capitale impériale. Mais Eizan s'est arrêté là, juste avant de poser le pied sur ce pont, très fréquenté à cette heure de la journée. Toutes sortes de passants s'y croisent : voyageurs partant pour Edo, pèlerins, simples promeneurs... Certains d'entre eux, impatients d'arriver enfin à Kyôtô, dépassent Eizan et s'engagent sur le pont d'un pas décidé.

- Avance ! Ne reste pas planté au milieu du passage ! lui crie un messager pressé, qui le dépasse en le bousculant presque.

Mais Eizan n'avance pas. Il regarde de loin les toits des bâtiments de la capitale, qui paraissent innombrables. Lui n'est pas pressé. Il sait très bien ce qui l'attend là : une modeste place dans un des nombreux temples de la ville et la routine quotidienne, rythmée par la cloche, le gong, le bois... Le repas à telle heure, la cérémonie à telle heure, et le silence toujours le silence. Il en vient même à espérer qu'aucun de ces temples n'acceptera d'héberger, en ses murs sacrés, un moine aussi dépenaillé. Et d'ailleurs qu'y ferait-il de plus qu'à Edo ? Non, vraiment, s'il parvenait un jour à atteindre « l'autre rive », comme aimait à dire l'abbé en parlant du Satori, ce ne serait certainement pas en traversant ce pont.

- Non, non, non... répète-t-il tout bas, en secouant la tête.

S'enfermer à nouveau, après tout ce qu'il a vécu depuis son départ d'Edo ? Impossible ! Et même... Il commence à se demander, très sérieusement, si en le poussant à prendre la route, le vénérable abbé (un sage s'il en est, un éveillé!) n'avait pas, comme on dit, une idée derrière la tête. N'a-t-il pas appris, compris, bien plus de choses durant son périple que pendant les longues années passées dans un temple ? Ne dit-on pas que de nombreuses voies mènent au sommet de la montagne ? La sienne ne pourrait-elle pas s'appeler Tôkaidô ? Pourquoi pas ? Et il sent bien, en voyant se découper au loin, au-dessus des toits de la ville, les silhouettes puissantes des monts Hiei et Higashiyama, qu'il n'a pas encore atteint, loin de là, le sommet de sa propre montagne.

KISOKAIDÔ

Eizan n'a jamais traversé le grand pont de la troisième avenue. Il n'est jamais entré dans Kyôto la sublime, n'a jamais vu ses palais, ses jardins, ses trésors et ses innombrables temples et sanctuaires. Après avoir fait demi-tour, il est revenu au relais de Kusatsu, où se rejoignent les deux routes reliant Edo à Kyôto : le Tôkaidô qu'il venait d'emprunter, longeant la côte, et le Kisokaidô, qui passe à l'intérieur des terres, au milieu des montagnes. On sait qu'il s'engagea sur cette route, plus longue et plus rude que l'aimable Tôkaidô, mais tout aussi belle. Ensuite, qui sait ? Peut-être, en suivant le Kisokaidô, est-il revenu à Edo, mais c'est peu probable. Pour y faire quoi ? Peut-être a-t-il quitté la route pour aller vers le nord, rejoindre la Mer du Japon. Peut-être l'a-t-il traversée et est-il allé jusqu'en Chine. Peut-être a-t-il gagné les lointaines montagnes du Tibet, juste pour y voir flotter, de toutes leurs couleurs, en haut des cols et des sommets, les merveilleux chevaux du vent. Oui, peut-être. Mais, à vrai dire, on sait seulement qu'il est parti. Sans laisser de traces. Ou si peu.

De nous que restera-t-il ?
Poussière et cendre, bien sûr
Mais cette lueur dans le regard
De ceux que nous aimons...